

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 9 juin 1922

Sommaire :

L'Eucharistie et la Paix professionnelle
Jean-Jacques Rousseau
Lettre d'Irlande
Romania
Le régionalisme français

Comte H. Carton de Wiart
Charles Maurras
P. Mac Carthy
A. Mativa, S. J.
José Vincent

Les idées et les faits : Chronique des idées : Au Colisée, J. Schyrgens.
— Un érudit français, Chan. Halflants. — Pologne. — Allemagne. — Angleterre.

La Semaine

☛ Congrès annuel du Boerenbond Belge où s'est affirmée, une fois de plus, la grande puissance de l'élément agricole chez nous. Nous voulons être les premiers à nous en féliciter. Une classe paysanne, nombreuse, propriétaire d'une Belgique très morcelée, est une précieuse garantie d'ordre et de paix sociale. Nous applaudissons donc aux efforts couronnés d'un si brillant succès de ceux qui se dépensent à organiser, à instruire, à fortifier notre classe terrienne. Mais dans la mesure même où ils réussissent, un grave danger les menace : la tentation de mettre l'armée qu'ils commandent au service d'une politique étroite. Hélas ! nous vivons sous la loi suprême du nombre, et cette institution néfaste du suffrage universel inorganisé est loin d'avoir produit tous les maux qu'elle porte en elle. Que les meneurs de nos paysans gardent la conscience des intérêts généraux et ne fanatisent pas

leurs troupes pour un idéal de classe, ou de race, ou de langue, dont le particularisme ne pourrait que nuire à l'avenir de la Patrie.

☛ Magistral discours de M. Poincaré à la Chambre française. Avec une clarté merveilleuse, le grand homme d'État a remis les choses au point. Nos intérêts étant solidaires de ceux de nos voisins du Sud, la Belgique doit sa reconnaissance à l'éloquent avocat de son bon droit.

☛ Après Gènes, La Haye... Et il faudra recommencer la lutte pour que soient maintenues les bases de toute société. La finance aux abois tentera une nouvelle offensive. Les gouvernants sauront-ils éviter les pièges qu'on leur tendra et déjouer les manœuvres qui se trament ? Qu'il eût été plus simple de refuser tout rapport avec les bandits de Moscou ! Il est absolument impossible de conclure quoi que ce soit avec ces gens-là.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique,



CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

120 AGENCES en Belgique
Agences à Luxembourg et Cologne

GESTION DE FORTUNES

Un département spécial s'occupe aux sièges d'Anvers et de Bruxelles de tout ce qui concerne la gestion des fortunes.

Il reçoit les valeurs en dépôt, s'occupe de détacher les coupons, de vérifier les tirages et se charge, au nom des clients, de tous encaissements, paiement de comptes, factures, etc.

Ce département s'occupe également de toutes les questions relatives aux successions, exécutions testamentaires, etc.

Toutes les mesures possibles sont prises pour assurer la plus grande discrétion.

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- Ordres de Bourse -

Renseignements Financiers

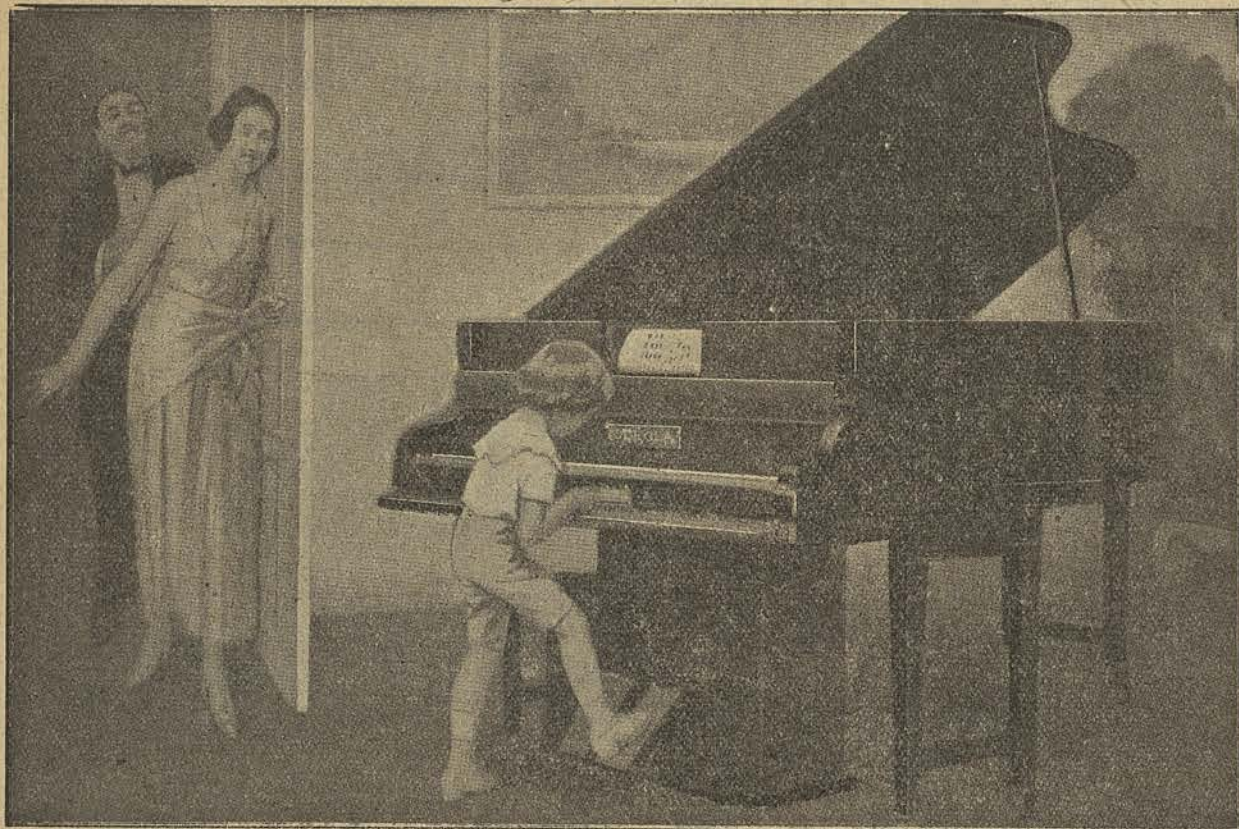
Encaissement de Coupons

- Vérifications de Tirages -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et Informations* dont le service est fait gratuitement à la clientèle.



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-
CIEUSES AUXQUELLES ON
AIT PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS PNEU-
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR
SA CONSTRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT ARTIS-
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE



Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !

EAU DE COLOGNE **IMPERIALE**



J. C. BOLDOOT - BRUXELLES

Parfumerie - Savonnerie
J. C. BOLDOOT
 FOURNISSEUR DES COURS
 DE BELGIQUE — DES PAYS-BAS — D'ITALIE ET D'ESPAGNE

217-219-221
 AVENUE DE LA REINE **BRUXELLES**
 Tél.: B. 163.29

NOS SPÉCIALITÉS :
 Eau de Cologne « IMPERIALE »
 Savon « GLYCIOLA » Pâte Dentaire « PASTOL »



Voici le moments des
VACANCES
 Ne partez pas sans un
KODAK

Il y a des Kodaks à tous prix
 Vous pouvez apprendre à photographier
 en une demi-heure

Demandez renseignements et Catalogue chez
KODAK LTD, 36, rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
 - LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
 SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
 - TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
 - BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
 CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
 BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
 GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
 NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
 - TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -
 STORES - LITERIES - COUVERTURES
 COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
 la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

L'Eucharistie et la paix professionnelle ⁽¹⁾

EMINENCES, MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Comment pourrais-je me défendre contre l'émotion qu'éveille sans doute dans toutes vos âmes le spectacle de cet incomparable Congrès ?

Solennel par le choix de l'heure, il l'est plus encore par le choix de la Ville et par la sainteté du cadre où nous sommes en ce moment réunis. Il est grandiose par l'affluence du peuple qui s'y presse autant que par l'autorité des illustres prélats qui le président ou y participent. Mais cette majesté elle-même s'efface ; elle n'est plus rien auprès de tout ce que son objet nous offre de sublime. (*Appl.*)

En vérité, ne croirait-on pas assister à la réalisation d'une des visions prophétiques qui inspirèrent, dans sa retraite de Pathmos, le disciple bien-aimé ?

Tandis que sur la surface d'un monde épuisé, un peu de répit succédait au fracas du tonnerre et au tumulte des armes, j'ai vu, s'écriait l'apôtre Saint Jean, j'ai entendu une multitude innombrable de toute langue, de toute tribu, de toute nation. Et à leur tête étaient vingt-quatre vieillards habillés de blanc. Et une voix du ciel s'élevait tout à coup : « *Voici le Tabernacle de Dieu avec les hommes* ». Et tous de se prosterner et d'entonner le cantique qu'accompagnaient les harpes et les cithares : « *A l'Agneau qui a été immolé, gloire, puissance, actions de grâces soient rendues ! Salut et bénédiction dans les siècles des siècles !* » (*Acclam.*)

Quelle vanité et quelle confusion, pour un modeste pèlerin perdu dans vos rangs, que de vouloir ajouter quelque chose, en son ignorance, à l'harmonie d'un tel concert, dont le commentaire appartient surtout à ceux qui ont pour rôle de dispenser les trésors de la doctrine et qui s'acquittent de cette tâche avec tant d'éclat !

Si je m'y résigne, par soumission à l'appel de S. G. Monseigneur de Namur, c'est à la condition de pouvoir me réclamer du mérite de l'obéissance et je sais par ailleurs que je puis compter sur la bienveillance qui unit nos âmes fraternelles.

Ailleurs on parle volontiers d'amitié, de solidarité, de fraternité. Mais ici, la fraternité, on la sent, on l'éprouve, on la voit ! C'est elle qui fait que nous nous reconnaissons avant même que de nous connaître. C'est elle qui établit de proche en proche comme un courant mystérieux, comme un fluide magnétique né de la rencontre des mêmes convictions et des mêmes espérances. Dans cette immense assemblée catholique, dans cette atmosphère bénie, toute chargée des parfums de Rome, je ne vois que des soldats du Christ. Tous ne sont qu'un seul homme en face de l'Homme-Dieu dans le rayonnement presque immédiat du Pontife suprême qui Le représente sur la terre. (*Longs applaud.*)

Qu'ils soient les fils de Sem, de Cham ou de Japhet, qu'ils accourent des pays du Nord où s'attardent les brumes, qu'ils soient venus de ces contrées heureuses que chérit le soleil, qu'ils appartiennent à la vie laïque, qu'ils s'encadrent dans les ordres religieux et monastiques, ou qu'ils soient élevés aux dignités du sacerdoce, tous, fidèles ou apôtres de l'Eucharistie, ont été conduits ici par la même étoile. Ils ont oublié les agitations extérieures pour confondre leurs cœurs dans un même élan. Unis entre eux, ils le sont aussi à ces millions d'êtres humains qui, dans les deux mondes et en ce moment même, lèvent leurs yeux vers les montagnes d'où viendra le salut. Que dis-je ? Non seulement à travers l'espace et le temps, mais en dépit de la vie et de la mort, ils sont ligés aux martyrs, aux confesseurs et aux vierges, au peuple infini qui triomphe là-haut, au peuple infini qui souffre là-bas, comme au peuple infini de l'Eglise militante, et dont les masses ferventes répètent avec nous : « *A l'Agneau qui a été immolé,*

gloire, puissance, actions de grâces soient rendues ! Salut et bénédiction dans les siècles des siècles ! » (*Applaud.*)

* * *

Si ma voix indigne s'élève un moment dans cet universel hosanna, je souhaiterais du moins, Eminences, Messieurs, Messieurs, que vous y discerniez un écho du pays qui est le mien, de ces populations des bassins de la Meuse et de l'Escaut qui se sont toujours distinguées par l'ardeur de leur foi et la sincérité de leur piété. La Belgique est une terre qui, au lendemain des âges barbares, dut aux moines le défrichement de son sol et de son esprit, et cette terre n'est point une terre ingrate. (*Appl.*)

La Belgique est une nation dont les enfants, au temps des croisades, se révélèrent vraiment et complètement, au dire de nos grands historiens Godefroid Kurth et Henri Pirenne, comme « les soldats du Pape ». C'est une nation qui, à travers les siècles, fut toujours réfractaire à l'hérésie et toujours féconde en vocations religieuses, suscitant sans relâche ces légions de missionnaires que François Xavier appelait du fond de l'Inde quand il s'écriait : « *Da mihi Belgas !* ». (*Appl.*)

C'est une nation dont l'immortel Léon XIII a pu dire, à la veille du Congrès de Namur, que « *la Belgique est le foyer principal du culte eucharistique* ».

Et vraiment l'histoire justifie cet insigne témoignage.

N'est-ce pas à Bruges que fut rapporté triomphalement au XIII^e siècle, ce trésor du Saint Sang dont l'adoration publique est toujours demeurée vivace ?

N'est-ce pas à Liège, au XIII^e siècle, qu'une modeste religieuse du Mont Cornillon, Sainte Julienne, au sortir d'une vision extatique, réclama l'établissement de la Fête-Dieu, afin de soutenir la foi au dogme qui résume tout le christianisme ? Et n'est-ce pas l'ancien archidiacre de Liège, devenu le Pape Urbain IV qui, par une bulle adressée à une autre recluse liégeoise, la bienheureuse Ève, décréta solennellement cette fête de la présence réelle, voulant aussi qu'en ce saint jour, le divin mystère quittât l'autel pour descendre dans la foule et y épancher ses joies et ses bénédictions ?

N'est-ce pas à Gand, au XV^e siècle, que les frères Hubert et Jean van Eyck composèrent pour la cathédrale de S. Bavon, ce prestigieux retable de l'Agneau mystique, chef-d'œuvre de peinture et chef-d'œuvre de théologie, dont l'achèvement fut marqué par l'enthousiasme de la grande cité flamande ? A toutes les heures décisives de notre histoire, au XVI^e siècle, en 1789, lors de la révolution brabançonne, en 1830, pour l'éclosion définitive de notre indépendance, la foi religieuse joue chez nous son rôle. Elle demeure vivace dans l'évolution de notre vie contemporaine. Et pourquoi ne rappellerais-je pas que dans ses récentes et cruelles épreuves, la Belgique a trouvé dans cette foi le secret de la merveilleuse résistance morale à laquelle restent à jamais attachés les noms vénérés du Cardinal Mercier, de Mgr Heylen et de leurs collègues de l'Épiscopat ? (*Vives acclam.*)

Et pourquoi ne dirais-je pas que j'ai vu, de mes yeux vu, le jour même où sa capitale l'accueillait en délire, après quatre années de séparation, le roi Albert Premier s'en aller, simplement et sans escorte se prosterner longuement, sous les voûtes de Sainte Gudule de Bruxelles, devant l'autel du Saint Sacrement du Miracle ? (*Novv. acclam.*)

* * *

Ce pays, où le culte spécial de l'Eucharistie a toujours été en honneur, puisse-t-il, comme cette Italie que nous aimons d'une amitié sans nuages, et comme tous les autres pays de la Chrétienté, trouver la paix définitive et profonde dont il a soif dans l'épanouissement et la diffusion des vertus chrétiennes dont l'Eucharistie est le vivant principe !

C'est en vain qu'on la chercherait ailleurs. La paix ne peut naître que de l'ordre et l'ordre ne peut naître que de Dieu. (*Applaudis.*)

(1) Discours prononcé par le Comte CARTON DE WIART, ministre d'Etat, au Congrès Eucharistique de Rome, le 26 mai 1922, à la Basilique des XII Apôtres, en présence des Cardinaux, des Evêques et d'une foule d'environ 8.000 personnes.

Chaque fois qu'elle a oublié ou méconnu cette vérité simple et claire, justifiée par l'expérience des siècles, l'humanité s'en est allée à la dérive, telle qu'un bateau sans gouvernail, au hasard des vents et des courants. Et ce défaut de direction qui se révèle dans la vie publique et dans la vie privée, n'apparaît pas moins évident dans le domaine des activités professionnelles qui est aujourd'hui profondément bouleversé et où le sujet qui m'est assigné retiendra quelques instants vos attentions.

Faut-il que je vous apporte les preuves du trouble qui caractérise en ce moment la vie du travail ? Mais ce trouble gronde tout autour de nous, il semble que le mécontentement soit partout et l'autorité nulle part. Après la destruction de tant de vies et de tant de richesses, un universel besoin de production avait fait appel à l'énergie et au dévouement de tous. Qu'est-ce donc qui y a trop souvent répondu ? N'est-ce pas le développement des appétits plutôt que le développement des efforts ? A quoi songe-t-on ? à travailler plus ? Non pas ; mais à gagner davantage. Dans l'industrie comme dans le négoce, pas de limites à l'âpreté du gain. En revanche, pas de mesure non plus dans le souci de ménager la force humaine du travail. Cette force, elle ne se contente pas de rechercher toutes les occasions, tous les prétextes de se relâcher, mais, pour un rien, elle se dérobe. Bien plus, ce n'est pas seulement la force, mais c'est la vie elle-même qui se refuse, et dans des provinces entières, le problème de la natalité projette sur l'avenir des ombres de plus en plus inquiétantes. Partout la vie est chère et difficile. Partout la pénurie des logements ajoute à la crise économique. Il faudrait donc, à toute évidence, que chacun intensifiât son activité et modérât ses exigences. Non pas. L'égoïsme humain ne veut rien connaître des nécessités communes. En tous cas, il n'entend rien leur sacrifier de ses propres commodités. Ce n'est point qu'il conteste les difficultés dont il est d'ailleurs le premier à souffrir, mais il en renvoie toute la solution aux États et aux pouvoirs publics qui plient déjà sous la charge de leurs dettes formidables. Tous les peuples, remarquait Lord Bryce, y compris ceux-là mêmes qui étaient le plus férus de l'initiative individuelle, réclament de leurs gouvernements qu'ils prennent en mains les affaires de tous et se chargent de faire le bonheur de chacun. Cependant, dans les masses ouvrières, le socialisme s'obstine à répandre et à accrédi-ter quelques idées simplistes, que d'innombrables esprits accueillent comme un nouvel évangile. C'est la lutte des classes. C'est le groupement, fût-ce par la contrainte, de tous les travailleurs dans une armée qui ne connaît que son intérêt propre et immédiat. C'est l'avènement d'un ordre nouveau où cette armée, maîtresse du monde, affirmera la dictature du prolétariat.

Sophismes grossiers, mille fois réfutés, mais qui rencontrent dans des milliers d'âmes mal défendues l'obscur complicité des éternelles passions de la sensualité et de l'orgueil.

A ce désordre de la vie professionnelle, qui atteint les sources de l'activité humaine et en déränge tout le cours, le remède ne peut venir que des sommets. Le mal social ne peut guérir que par la diffusion et la réalisation dans la vie professionnelle de cet idéal chrétien qui proclame à la fois le respect du travail et de la propriété légitime, de l'autorité comme de la justice, qui, seul, peut mettre un frein aux passions de l'égoïsme en faisant de la loi d'amour non pas un conseil mais un commandement pour tous les hommes. Toutes ces vertus qui jaillissent de l'Eucharistie comme des fleurs sortent de leur tige : la foi, l'ordre, la charité ; elles seules, et c'est ce que je voudrais brièvement démontrer, apporteront à la vie professionnelle la paix véritable et non pas ces caricatures de paix, telles que nous les donne trop souvent le monde. (*Vit. appl.*)

* * *

Quelle est donc la notion chrétienne du travail ? Maintes erreurs sont répandues à ce sujet et beaucoup répètent de bonne foi que pour notre philosophie dérivée de la Bible, le travail est une condamnation infligée par Dieu à la créature humaine.

Sans doute, depuis la chute du premier homme, le labeur est frappé d'une certaine souffrance qui consiste dans la résistance des choses et dans la fatigue des muscles ou du cerveau. Mais, ainsi que l'expose magistralement S.G. Mgr Julien, Evêque d'Arras, dans une leçon faite en 1920 à la Semaine sociale de Caen, il importe de ne pas confondre le travail qui honore avec l'effort qui coûte. Si la peine qui accompagne le travail est un accident dû à notre état actuel d'imperfection, le travail en lui-même, bien loin d'être une dégradation, est une dignité éminente. Lorsqu'il s'y livre, l'homme se fait le serviteur de la pensée créatrice. A l'enchaînement des causes et des effets, œuvre permanente du Tout-Puissant, il ajoute quelque chose de la puissance propre qui lui a été concédée. Il obéit ainsi à une loi de cette création

qui ne cesse de se poursuivre et de se compléter, et il devient en quelque sorte le collaborateur de Dieu. (*Appl.*)

Comparez à cette éminente dignité du labeur chrétien la conception utilitaire qui fait du travail une simple force et du travailleur un simple instrument de production, à peine plus intéressant que l'outil mécanique. Le matérialisme considère le travail comme une nécessité qui s'impose à l'infortune.

Le christianisme fait du travail, quelle que soit sa forme, travail intellectuel, travail manuel, une loi sacrée de l'existence qui s'impose à tous.

Suivant qu'on adopte l'une ou l'autre de ces conceptions, le travail s'avilit ou il s'élève, il se vide ou il se pénètre de ses obligations morales. Dans un cas, il aura pour stimulant l'étroitesse de l'intérêt personnel, dans l'autre cas, l'obéissance au plus noble devoir social. Compris à la façon païenne, c'est un gagne-pain auquel il est honorable d'échapper dès que le pain est assuré. C'est une charge dont on se débarrasse sur l'esclave. Entendu à la lumière des enseignements et de l'exemple du Christ qui a Lui-même voulu y appliquer ses mains créatrices, l'effort que le travail représente fait gagner non seulement la vie d'ici-bas, mais la vie du ciel. Cet effort rapproche le disciple du maître. « *Que celui-là ne mange pas qui ne travaille pas* », s'est écrié l'Apôtre des Gentils. N'est-il pas permis, reprenant, sous un autre aspect, cette parole sévère, de penser que celui qui s'est nourri au sacrement de l'autel n'a pas le droit de condamner à l'inaction la force qui s'est donnée à son âme et que cet aliment divin doit se traduire en lui par le labeur ardent de l'ouvrier ou de l'apôtre ? (*Appl.*)

Et voyez comme le travail grandit dans cette conception chrétienne qui a fait de la paresse un des sept péchés capitaux. Soutenu par une force et par une raison plus hautes que lui, l'homme n'est plus seul dans son effort. Voyez comment, pour le fidèle qui sait mettre en valeur les dons divins qui lui sont offerts, et pour qui la religion n'est pas un ensemble de formules, mais bien la vie même de sa foi, voyez comment son activité va s'épanouir et fructifier.

C'est l'application vaillante de la tâche consentie. C'est le goût et c'est la joie de l'ouvrage bien exécuté. C'est l'obéissance au même noble devoir général qui atténue, presque au point de l'effacer, la distance entre l'artisan et l'artiste, entre le maître et l'ouvrier. C'est un élément divin, c'est l'enthousiasme qui s'ajoute au geste du travailleur et qui suscite les grandes et belles œuvres, c'est la coordination et la constance dans l'entreprise qui font jaillir du sol les cathédrales et les beffrois aux chansons joyeuses des compagnons des métiers. C'est la patience du génie qui explique un Dante et un Michel-Ange. (*Appl.*)

Et par une juste conséquence, le principe qui alimente et grandit le travail de l'homme, est aussi celui qui assure au travail ses prérogatives, ses droits et ses disciplines dans l'ordre et dans la paix.

L'individualité que la Révolution française avait proclamée par sa Déclaration et par ses Codes, avait rompu les liens sociaux du travail. Pour cette doctrine à courte vue, c'est l'intérêt personnel, animé par la concurrence, excité par la lutte, récompensé par la victoire, qui demeure, parmi le jeu des forces naturelles, la seule loi de l'effort humain. Pour cette philosophie grosse d'illusions, la liberté mettra tout au point. N'est-elle pas le droit, pour chaque homme, de faire ce qui ne nuit pas à son voisin ?

Mais voici que, bientôt, dans la pratique, cette liberté apparut précisément comme la tendance de chacun à empiéter sur les droits d'autrui. Les fils de ceux qui avaient rêvé le triomphe de l'individu assistèrent à son écrasement.

A ces erreurs peu à peu reconnues, le socialisme devait, cinquante ans plus tard, opposer les siennes. Il se présente comme une force de coalition contre une force d'oppression. Il prétend asservir aux avantages immédiats d'une classe, en lutte systématique avec les autres, le bien commun de la société. Basé sur ce qu'il appelle le matérialisme historique, il voit essentiellement dans la question sociale une question d'estomac. Les droits de la famille, argument du travail, les droits de la propriété, récompense du travail, il les méconnaît ou il les nie.

* * *

Mais voici qu'à son heure, l'Église élève la voix et rappelle les véritables conditions de la vie professionnelle. Face aux abus de l'individualisme et de la concurrence, elle répond en revendiquant fièrement les droits de la personnalité humaine. (*Appl.*) A l'inégalité inévitable des conditions sociales, elle oppose l'égalité divine qui rapproche les enfants d'un même Père. Le programme qu'elle trace à l'activité des hommes de bonne volonté est fait de précision et de lumière. L'éducation morale. Comment les hommes pourraient-ils se prononcer d'une manière suivie pour le Bien, si le Bien ne représente pour eux

qu'une entité privée de cause et dénuée de sanction ? L'organisation professionnelle. Qu'elle s'épanouisse largement, permettant aux individus de transformer leur isolement en communauté, leur impuissance en force, mais toujours dans le cadre de l'intérêt général. L'action sociale de l'Etat. Lorsque l'organisation professionnelle ne suffit pas à assurer la justice, que la loi n'hésite pas à se faire la conscience de ceux qui n'en ont pas !

Que serait devenue la société moderne, écartelée entre les erreurs de l'individualisme égoïste et celles du socialisme révolutionnaire, sans ce rappel aux vérités sociales qui sera à jamais la gloire de Léon XIII ? Que deviendrait-elle aujourd'hui si les enseignements de la fameuse encyclique de 1891 n'avaient suscité dans tous les pays civilisés la multiplication des œuvres et le progrès des législations ? Chaque jour, dans chaque pays, ce mouvement qu'elle a fait naître poursuit son évolution et s'efforce de maintenir les relations entre employeurs et employés dans les dignes qu'elle oppose au flot tumultueux des passions et de leur égoïsme.

Intransigeant sur les principes essentiels, l'ordre social qu'elle instaure ne tient point pour un stade définitif le système même juste et suffisant. Il n'exclut pas de nouvelles consécration de la dignité du travail par l'association de l'ouvrier aux résultats de l'entreprise ou à son organisation.

Écoutez cet extrait d'une lettre pastorale que signait, le 26 septembre 1919, au nom de tout l'Épiscopat des États-Unis d'Amérique, S. Eminence le Cardinal Gibbons, de vénérée mémoire : (Appl.)

« Le temps semble venu où les associations unilatérales ou militantes pourraient être, sinon tout à fait remplacées, du moins complétées par des associations ou des conférences composées à la fois de patrons et d'ouvriers qui mettraient l'entretien plutôt sur ce qui les rapproche que sur ce qui les divise, plutôt sur les raisons de coopérer que sur celles de se combattre. A ces arrangements, toutes les classes auraient beaucoup à gagner. Le travailleur interviendrait dans la technique industrielle qui est son fait et apporterait le bénéfice de son expérience. Il acquerrait un sentiment plus vif de sa dignité et de sa responsabilité. Il prendrait plus d'intérêt et plus de goût à son travail et produirait davantage et de meilleur cœur. Quant à l'employeur, il aurait le profit d'une coopération plus active de la part de ses employés et des relations plus cordiales avec eux. Le consommateur en commun avec l'employeur et l'employé, participerait aux avantages d'une plus large et plus régulière production. En un mot, l'industrie serait constituée comme une entreprise de coopération pour le bien de tous, au lieu d'être un état d'hostilités entre deux parties, au détriment de la production. »

Et pour paraître hardies à quelques-uns, de telles formules, si on en entrevoit le développement dans la ligne de la morale chrétienne, ne nous rappellent-elles pas les grandes époques médiévales où la coopération, avant de succomber aux défaillances qui guettent toujours les institutions humaines, réalisait un ordre commun dans la paix professionnelle et dans la participation des maîtres et des compagnons au patrimoine du métier ?

Mais faut-il ajouter que, dans l'avenir comme dans le passé, le salut n'est possible qu'au prix d'une abondante effusion de charité ? La charité achève la loi. Elle adoucit le contrat. Elle y supplée au besoin. Elle couronne la justice. Elle reste le dernier mot des conflits. (Appl.)

« Sans la justice et la charité », a dit à son tour l'immortel Benoît XV, « point de progrès social ». Et lorsque nous demandons aux maîtres de la sociologie comment nous guider dans le dédale des doctrines et des controverses que font naître les relations entre le capital et le travail, ils nous répondent avec Le Play, que « l'intelligence de la science sociale procède du cœur encore plus que de l'esprit ».

Mais où sera la source d'où jaillira cette intelligence, d'où débordera cette effusion de charité ? En est-il une qui soit plus certaine, plus pure, plus régulière, plus abondante que l'Eucharistie ?

* * *

Au soir de sa vie, après avoir fixé les droits et les devoirs des ouvriers et des patrons et recommandé les organisations que réclame le travail d'aujourd'hui, Léon XIII, et ce fut en quelque sorte son testament, ne rappelait-il pas au monde dans son encyclique *Mirae Caritatis* quelle divine nourriture la Rédemption lui avait préparée ? N'insistait-il pas, en des termes saisissants, non seulement sur l'application à chaque âme en particulier du double mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, mais sur ce qu'il est permis d'appeler le fruit social du Sacrement ? Comment ne s'épanouirait-elle pas dans la vie du travail, cette communion qui associe le patron et les ouvriers à la même table divine ? Comment cette fraternité n'apaiserait-elle

pas chez les uns l'âpreté du gain sans mesure, chez les autres la fièvre de l'envie ? Comment ceux qui sont appelés à commander n'y apprendraient-ils pas quelque chose des obligations du patronat, des responsabilités de la richesse ? Comment ceux qui doivent obéir n'en rapporteraient-ils pas avec le sentiment de leur propre dignité un plus grand respect de l'autorité ? Il est au Tabernacle Celui qui a eu pitié des foules souffrantes et qui a multiplié pour elles les pains et les poissons.

Ailleurs fermentent les forces de négation et de division. Ici germent les forces de l'amour. Ailleurs l'ambition qui exploite, ici le dévouement qui se donne. Ailleurs la révolution qui propage la haine et prépare des destructions nouvelles. Ici la religion qui, au sens étymologique du mot, relie les liens des hommes entre eux et crée l'ordre pour l'individu, ou pour la profession, pour la famille, pour la nation, pour l'humanité entière. (Appl. prolongés.) Dans les temps du moyen âge, que j'évoquais tout à l'heure, c'était autour du Saint Sacrement que venaient se grouper nos confréries et nos gildes. Elles unissaient aux intérêts du métier la solidarité des âmes et le patronage d'en haut. Et certes, pour le travailleur de ces grands âges chrétiens, la liberté, la fraternité, l'égalité étaient autre chose pour l'ouvrier que des mots qu'on inscrit sur les murs, comme on le fait des objets perdus. Dans nos cités des Pays-Bas nul, si noble qu'il fût, ne pouvait aspirer aux charges et aux honneurs publics s'il n'avait son nom inscrit à côté du sien dans les registres du métier. Et quelle preuve d'égalité, au jour des fêtes patronales, que l'hommage rendu aux Saints du métier, qui, le plus souvent, avaient été, eux aussi, de pauvres hommes et qui avaient mérité, par leurs vertus, les honneurs des autels ! Du jour où l'esprit chrétien commença à s'attédir, la paix professionnelle cessa peu à peu de régner. Dans ce domaine du travail, comme dans tous les domaines, la prétendue réforme substitua l'individualisme à l'entraide et l'égoïsme à la charité. Une des conclusions de cette Confession d'Augsbourg de 1530, qui fut comme le Credo du Protestantisme, proclame que le Sacrifice de la Messe « n'est pas un sacrifice pour les vivants et pour les morts offert pour l'expiation de leurs péchés, mais plutôt une communion où le prêtre et les assistants reçoivent le sacrement, chacun pour soi ». Chacun pour soi ! Entendez-vous la maxime deséchante qui va tarir avec toute l'effusion de la charité, toute la beauté fraternelle de la vie professionnelle et sociale ! Chacun pour soi ! Entendez-vous le mot d'ordre précurseur de toutes les erreurs qui viendront : du Jansénisme, du Contrat social, de l'individualisme triomphant qui abandonnera l'ouvrier, comme un fétu de paille, à toutes les bourrasques de la concurrence déchaînée et à toutes les entreprises de l'usure vorace ! (Appl.)

Et c'est pourquoi, Eminences, Messieurs, il n'est pas de plus grand service à rendre aux travailleurs de tout rang et à la paix professionnelle dans l'univers que de ranimer cet esprit de foi, d'ordre, de charité, qui rayonne de l'Eucharistie comme de leur foyer essentiel.

Jadis on appelait du nom de *Pax Romana* la sécurité toujours précaire établie par la force de l'Empire. La véritable paix romaine qui résultera de la diffusion et de l'unité de la foi, qui de nous, dans la vie du travail, dans la vie des nations, n'en éprouve jusqu'au tourment l'ardente nécessité et qui de nous, ayant assisté à ce Congrès grandiose, n'en aura pas compris plus clairement le secret ?

Après avoir connu les rigueurs de la persécution, de la guerre et de l'exil, après avoir échappé miraculeusement au passage de la mer Rouge, les Hébreux, traversant des régions envahies de détresse, furent saisis eux-mêmes par un mal étrange qui ruinait leurs énergies et les laissait sans foi et sans espérance devant les devoirs qui les appelaient. Alors Moïse fit dresser à l'entrée du camp cet emblème symbolique du Serpent d'airain qui préfigurait le Mystère que nous adorons, et tous ceux qui le regardaient avec confiance étaient guéris. Aux temps obscurs où nous sommes, après les épreuves traversées, les masses humaines de nos villes et de nos campagnes éprouvent aussi un malaise qui les déprime. Elles ont faim et soif de la justice et de la charité. Leur âme naturellement chrétienne conserve la perception vague et comme instinctive d'une civilisation dont le christianisme serait le centre.

Puissent ces masses humaines lever les yeux vers la divine Hostie dont votre adoration fait rayonner l'éclat ! Puissent-elles, en apprenant et éprouvant les bienfaits dont elle est le principe, se sentir guéries et fortifiées et reprendre, dans un esprit nouveau, leur marche interrompue vers la Terre de toutes les Promesses ! (Vifs appl.)

Et qu'ainsi soit réalisé le vœu et soit récompensé le zèle du Pon-

tife Suprême, Père de nos âmes, Roi de peuples catholiques, Docteur infailible : « *Que les montagnes voient bientôt fleurir la paix. Les collines la justice... Que pendant son règne la plénitude de la paix se lève... Qu'elle brille jusqu'à la fin des jours, jusqu'à ce que les astres se soient tous éteints à l'horizon de notre vie mortelle.* (Longue acclam.)

HENRY CARTON DE WIART.



Jean-Jacques Rousseau

La Nouvelle Librairie Nationale publiera ces jours-ci, sous le titre *Romantisme et Révolution*, l'édition définitive de « *L'Avenir de l'Intelligence* » et de « *Trois idées politiques* » de CHARLES MAURRAS avec une préface nouvelle. M. Maurras a eu l'extrême amabilité de nous communiquer cette préface à l'intention des lecteurs de la *Revue Catholique*. Nous en extrayons le portrait de Rousseau, qu'on va lire. Dans cette préface il y a également une magistrale analyse du principe révolutionnaire. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

Si dénués qu'ils fussent de philosophie générale, Montesquieu et Voltaire avaient pour eux un grand savoir, l'exercice de la raison et ce sens naturel des proportions humaines, le bon goût et le sens commun : le premier grand robin, le second bourgeois fort cossu.

Mais le misérable Rousseau !

Celui-là, rien ne pouvait ni ne devait le contenir. Il venait d'un des points du monde où, depuis deux siècles, tournoyaient des mélanges de décomposition. Ni l'esprit de famille, ni l'esprit de parti, ni cet intérêt politique qui aurait modéré tout autre Genevois n'étaient capables de tempérer la rage mystique de ce batteur d'estrade malheureusement né, fouetté tout de travers par une vieille demoiselle, et gâté jusqu'aux moelles par ses premiers amis. Capable de tous les métiers, y compris les plus dégoûtants, tour à tour laquais et mignon, maître de musique, parasite, homme entretenu, il s'est instruit à peu près seul ; comme le capital intellectuel, le capital moral lui fait défaut ; de même qu'il s'est fabriqué une science, il s'est fait, par la collaboration de l'expérience et de ses lectures ou par les leçons successives de ses maîtresses qu'il a vilement racontées, son système du goût et son code des convenances. Il raisonne facilement ; mais, né sensible et versatile, tout à fait impuissant à s'attacher avec force à la vérité, ses raisonnements différents ne concordent jamais qu'à la cadence de sa plainte, et l'on trouve chez lui à doses presque égales l'homme criminel ou l'homme sauvage et le simple fou.

Folie, sauvagerie, crime, l'aventurier nourri de révolte hébraïque appela cela la vertu. Cette vertu d'un « moi » de qualité sordide était constituée juste juge du genre humain. Elle proposait en modèle une nature inculte, vicieuse et bornée. Sa sensibilité indignée et plaintive dressée en manière de loi fut appelée en dernier ressort contre l'univers. Plus il y eut en lui d'abjection sincère et de vilénie naturelle, plus il prétendit qu'on devait tout en admettre, et l'obéir, et l'adorer.

En ce temps-là, passé la frontière française, florissait le VII^e ou le VIII^e siècle de la civilisation des modernes. Il y entra comme un de ces faux prophètes qui, vomis du désert, affublés d'un vieux sac, ceints de poils de chameau et la tête souillée de cendres, promèraient leurs mélancoliques hurlements à travers les rues de Sion : s'arrachant les cheveux, déchirant leurs haillons et mêlant leur pain à l'ordure, ils salissaient les gens de leur haine et de leur mépris. Mais le Paris de 1750 ne ressemblait en rien à une mauvaise bourgade asiatique peuplée

de Juifs crasseux. Tête réfléchie et gracieuse de l'univers intellectuel, capitale d'une monarchie encore puissante, tout ce qui s'y faisait se développait glorieusement par tout le reste de la terre habitée. C'est ce bien magnifique qu'il tourna en calamité.

La gloire de la France et l'hégémonie de Paris furent employées à répandre les divagations d'un furieux. Ce sauvage, ce demi-homme, cette espèce de faune trempé de la fange natale avait plu par le paradoxe et la gageure de son appareil primitif. Cela avait intéressé des cœurs trop sensibles et des esprits trop cultivés. Mais il était inévitable que les parties du monde les moins avancées y fussent plus sensibles encore : l'Europe la moins polie ne pouvait manquer de se reconnaître et de s'aimer dans cet enfant de la nature dont Paris avait fait une idole adorée. De sorte que, pour une partie de son public, la plus épaisse, l'allemande, sa prédication était prise au mot : les anciens jugements portés sur les choses en étaient renversés ; ce qui était jadis conçu comme ignorance à compléter, imperfection à corriger, faiblesse à réparer, prétendit à la supériorité de sa fraîcheur barbare et neuve sur le dessèchement et l'épuisement imputés à toute race instruite, cultivée, arrivée. Les arts, les lettres, les sciences, la tradition, le passé, en un mot tout ce qui était *fait*, n'importaient plus, car la nature pure introduisait immédiatement au divin : elle seule pouvait parler au monde le langage infailible de l'avenir. On donnait la parole, entre les hommes, à l'homme ignorant, entre les peuples, au peuple en retard. Démocratie et Germanie publiaient ainsi de concert leurs droits insolents à l'empire.

Les nations sauvages, les natures sauvages suivirent donc Rousseau en l'adoptant comme un semblable. C'était comme différent, à proportion de ses différences, que l'esprit français l'avait considéré tout d'abord : le plus humain des peuples était un peu las des plaisirs et des pouvoirs de l'humanité. Comme l'avait bien vu Voltaire, éclairé par le génie antisémite de l'Occident, la France avait envie d'aller à quatre pattes et de manger du foin. Elle y alla. Elle en mangea. Ces appétits contre nature se gavèrent selon Rousseau.

* * *

A Rousseau donc (c'est le point net de ce personnage si trouble), à Rousseau s'interrompent chez nous certaines mœurs de l'esprit, certaines polices du goût, certaines coutumes et traditions de l'Etat : son *Héloïse*, ses *Confessions*, l'attitude et la conduite de sa vie nous ramènent (c'est un véritable retour) à ce règne de la « nature » dont l'affectation procura la sensibilité romantique ; sa Profession de foi réduit la vie religieuse au dieu intérieur sans culte ni prêtre de la logique protestante ; sa politique va soumettre la France à la doctrine qui détruit la monarchie et qui rêve la république.

J'aime mieux, à cette place, montrer ces faits que de les définir. Car ils se voient et ils se touchent. Rien de plus clair, de plus certain que leur triple coïncidence littéraire, religieuse et politique. Il lui arrivera d'être contestée, l'air et le papier souffrant tout ; mais on peut regarder de près les efforts d'embrouillamini qui tendent à chasser Rousseau de ses positions naturelles, on n'y trouvera rien de substantiel.

— L'écrivain s'est servi de la « période de Bossuet » ? — Il ne pouvait se servir que de ce qui existait. En outre, il ne pouvait tout gêner tout de suite. Enfin, pour agir avec force, il fallait qu'il se fût saisi du plus efficace outil offert à sa main. Mais attendez la suite et la suite de cette suite, patientez jusqu'à l'avènement des successeurs et des continuatrices. Si vous avez des yeux, voyez évoluer en vers et en prose dans la philosophie et dans le roman, ce principe nouveau-né de l'ab-

solue souveraineté d'une volonté et d'une nature humaines quelconques, et de leur Conscience, qui n'est que le plus arbitraire des sentiments. Attendez que Xanthippe folle se soit arrogé les droits de Socrate, et que Socrate usurpe ceux de Jupiter. Comme de juste, le mode d'expression suivra la même évolution que le thème à exprimer. Vous verrez, non s'accroître, mais s'éclairer les distances entre Rousseau et Bossuet, elles sont sensibles à partir de Chateaubriand. L'esprit de Sainte-Beuve ne s'y est pas trompé.

— Le « catholicisme de Rousseau » ? — Ce que l'on a voulu appeler ainsi n'est qu'un mauvais mot. Il eût fallu dire son conformisme. Pour le fond, c'est l'instinctif retour à l'unité dans un esprit qui a tout divisé. Mouvement tout à fait caractéristique de la nature humaine et de la nature des êtres, il ne signifie rien qui soit propre à Rousseau. On pourrait aussi bien tenir cela pour une variété de son monarchisme ou un succédané de son jacobinisme. Comprenons ce qui s'est passé : l'expérience politique et religieuse que la Révolution devait conduire vingt ans plus tard sur le corps de la France, Rousseau l'avait d'abord tentée sur son propre cerveau. Il l'y avait manquée. Mais il lui était arrivé ce qui dut arriver plus tard à nos citoyens-souverains. Quiconque dit : « moi d'abord », « moi seul », « moi-Roi » et « moi-Dieu » peut prolonger pendant quelque temps sa jactance ; il finit par être obligé, s'il est homme, à tenter de se faire une existence humaine, ce qui comporte le pourtour d'une cité et le murmure concordant d'une société. Pour rebâtir le rempart ouvert, pour restaurer le commun langage défectueux, le théoricien du Jacobinisme s'y prend comme il peut ; c'est beaucoup l'honorer que de parler à ce propos de royaume ou d'Église, il n'a élevé ni temple ni trône, pas même une dictature viable. Ce qui nous intéresse et nous retient dans son œuvre n'est plus à considérer de ce côté-là, mais dans la direction de la ruine tragique et mémorable qu'il a déterminée, car elle dure, elle seule le fait durer : c'est cela qu'il faut lui compter, et non autre chose.

A plus forte raison doit-on négliger les parties de son œuvre pour lesquelles Rousseau est loué d'heureux démentis à l'erreur qu'il a propagée. Ses contradictions, hasardeusement favorables aux disciplines de l'État, des mœurs ou de l'art, ce n'est pas par elles qu'il a agi ni pu agir, puisqu'elles se détruisent les unes les autres. Jean-Jacques Rousseau a agi par ceux de ses éléments qui ne se détruisaient pas, mais tenaient bien ensemble, faisaient masse et poussaient en avant la pointe vive, passionnée, éloquente, qui ouvrait une chance aux bouleversements désirés.

* * *

Il n'y aurait ni pensée, ni langage possibles si l'on s'embarassait trop longtemps de telles chicanes, et la vie se dépenserait à raffermir l'inébranlable, à vérifier l'évident. Nous avons établi le caractère général des grands traits et des larges effets d'une œuvre ou d'un homme, nous n'avons jamais prétendu réduire à l'unité leurs répercussions innombrables. Quelques-unes sont surprenantes, et il le faut bien ! Les autres étonneraient si elles eussent été différentes. De sensibles lectrices de Rousseau, dégoûtées du dessèchement voltairien, ont été ramenées à la religion ? Des lecteurs agités de sa mélancolie ont fait retour à la tradition ? Les restaurateurs d'un catholicisme sentimental ont tiré parti de cette âme inquiète ? Les avocats de Louis XVI, le Roi lui-même ont emprunté à ce maître du pathétique quelques-uns des éclats de leur émouvante défense ? Eh bien, après ? Qu'est-ce que cela prouve contre la qualité dissolue et dissolvante de l'ébranlement de Rousseau ? Par bonheur, il ne suffit pas de lire un écrivain ni même de

le subir pour être enchaîné à tout son système et se trouver imbu de toutes ses passions. Ce qui était uni en lui vécut délié chez les autres. Le contraire eût-il été possible ? Tel écolier prit chez Rousseau ses fureurs révolutionnaires, mais, fidèle à l'ancienne rhétorique, le développa très classiquement. Un autre emprunta la couleur et la fièvre de son Romantisme pour prêcher la contre-Révolution. Qu'est-ce que cela infirme d'évidences déjà acquises ? Ces interférences sont le paradis des sophistes, mais, dans un esprit droit qui regarde avec calme, les mêlées d'influence n'ont rien d'inattendu : telle est la loi du monde, tel est le sort commun. De Rousseau ou d'autres, une musique, une doctrine ne sont pas insécables, les auditeurs divers les dissocient au gré d'impressions et de circonstances. Rousseau, qui a mordu sur des âmes poméranienues et scythiques, mordit aussi sur des êtres ornés de tout ce que la culture et la religion avaient produit de plus exquis. Comment les simples et civilisés auraient-ils réagi de même manière ? Nous devons pourtant les classer dans la même postérité, et le nom de Chateaubriand y rencontre celui de Kant et de Schiller. Cela n'empêchera pas de nous souvenir des autres hérités d'un Chateaubriand : la critique la plus aiguë du faratisme shakespearien, ce n'est pas Voltaire qui l'a faite, c'est Chateaubriand, et la plus intelligente définition des femmes du théâtre classique a été donnée aussi par Chateaubriand : « Shakespeare n'a qu'un type pour ses jeunes femmes, toutes si jeunes qu'elles sont presque des enfants... N'allons pas comparer ces Délie de Tibulle, ces Chariclée d'Héliodore aux femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles seules le poids d'une tragédie » (1). Ceci fait voir que les déportements de « l'enfant sublime » avaient rendu le Chât sensible et irritable, irritation fécondée par un grain d'envie : cet initiateur du goût romantique n'en révèle pas moins dans une telle page ses fortes assises classiques, tout aussi clairement que ce défenseur de la légitimité accusa autre part ses préférences de principe pour l'anarchie.

CHARLES MAURRAS.

(1) *Essai sur la littérature anglaise.*

Quelques coquilles se sont glissées, la semaine dernière, dans le beau poème de notre éminent collaborateur Victor Kinon. Nos lecteurs auront rectifié par eux-mêmes. Toutefois à la demande de l'auteur, nous nous faisons un devoir de les signaler ici : le bec colombin est devenu un bec « colombien » ; « Bien roucoulé, ramier ! » complimente le poète, le mot ramier a été omis ; à la fin du morceau, il faut lire au lieu de : « nous allons décliner à l'ombre dans l'unisson du soleil... »,

*Nous allons décliner dans l'ombre à l'unisson
Du soleil dont la roue est rouge à l'horizon.*

Nous prions instamment les abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur abonnement pour la seconde année, de verser la somme de 25 frs. à notre compte chèques postaux N° 48916. Inclus bulletin de versement.



Lettre d'Irlande

Nous avons enfin la paix dans l'État libre. Un accord est intervenu entre le gouvernement régulier de M. Griffith et les partis d'opposition qui se réclament de M. de Valera pour préparer, dans l'apaisement des esprits, l'avènement d'un régime de coalition. A l'heure où tout annonçait une rupture définitive, des officiers supérieurs de l'armée ont supplié MM. Collins et de Valera d'arriver à un compromis quelconque qui ramènerait le calme dans le pays. Voici textuellement l'accord qui est sorti de ces négociations et qui a été adopté unanimement par les membres du Dail Eireann :

1. Une liste nationale de coalition, représentant les deux partis dans le Dail et dans Sinn-fein, sera soumise aux électeurs parce que la situation actuelle exige que le nouveau gouvernement soit confié simultanément à ceux qui ont fait la force de la Constitution nationale durant ces dernières années, sans préjudice des positions présentes des deux partis.

2. La liste de coalition sera formée par l'organisation de Sinn fein, le nombre respectif des candidats de chaque parti étant proportionnel au nombre actuel des membres du parlement.

3. La désignation des candidats est laissée aux organismes de chaque parti.

4. D'autres partis représentant d'autres intérêts ont toute liberté de présenter des candidats pour contester les élections en même temps que la liste de coalition.

5. Les circonscriptions où les élections n'auront pas lieu continueront d'être représentées par les membres actuels.

6. D'après les élections, le pouvoir exécutif se composera du Président élu comme auparavant, du Ministre de la Défense représentant l'Armée, et de neuf autres ministres, cinq pour la majorité et quatre pour la minorité désignés par leurs partis respectifs.

7. Au cas où le gouvernement de coalition estimerait qu'il faudrait dissoudre le parlement, une élection générale aura lieu le plus tôt possible, sur la base du suffrage universel des adultes.

La nouvelle de cet accommodement a produit dans tout le pays autant de soulagement que la signature du Traité anglo-irlandais. On y voit la cessation, au moins provisoire, des fâcheux exploits par lesquels les partisans de M. de Valera s'efforçaient d'entraver le gouvernement régulier de l'Irlande et hâtaient la ruine du commerce et de l'industrie. De fait, nous jouissons d'une tranquillité bienfaisante.

Quant au texte même de l'accord, pour le juger impartialement, il faut considérer que les deux partis ont en vue la création d'un régime de coalition, qui a donné ailleurs, en Grande-Bretagne par exemple, des résultats satisfaisants. Sans doute, dans l'état actuel de l'opinion publique, c'est M. de Valera qui tire tout le profit de la transaction : des élections libres lui eussent infligé une défaite écrasante, car 80 p. c. des électeurs sont en faveur du Traité et de l'État libre ; mais la question était : le peuple d'Irlande aurait-il la permission de se prononcer en faveur du régime qui a ses préférences ? Les bandes armées de M. de Valera étaient résolues, paraît-il, de s'opposer aux élections, afin de prévenir la débâcle de leur chef. Nous aurons donc, au moins, des élections véritables au 16 juin, et peut-être le système de la représentation proportionnelle permettra-t-il aux électeurs d'indiquer leur choix.

La clause 4 de l'accord autorise d'autres partis à entrer dans l'arène et le Parti ouvrier ne manquera pas de solliciter, avec grand espoir de succès, les suffrages : ce fait déjouera les calculs de M. de Valera, car le Parti ouvrier est gagné au gouvernement provisoire.

La puissante Association des fermiers songe également à présenter des candidats opposés au militarisme qui a jusqu'ici prévalu dans les luttes électorales.

Or, chez nous, la répartition des sièges s'effectue d'après les votes de préférence obtenus, non par les listes, mais par les individus. L'électeur signale l'ordre de son choix par les chiffres 1, 2, 3, etc. placés à côté des noms des candidats ; le surplus des votes n° 1 est reporté sur le n° 2 du même bulletin. S'il y a donc assez de candidatures indépendantes, les électeurs pourront éliminer certains noms inclus dans la liste officielle de la Coalition et les remplacer par d'autres. Il est possible que l'élection du 16 juin nous réserve des surprises et que le parti de M. de Valera, malgré toutes les précautions plus ou moins honnêtes adoptées pour assurer le retour de ses amis, sorte amoindri de la prochaine lutte : j'apprends que les principaux protagonistes des adversaires de l'État libre, MM. de Valera, Barton, Childers et M^{lle} Mac Sweeney auront des concurrents.

A la Chambre anglaise on s'est ému d'un accord qui semblait sacrifier le Traité aux réclamations des Républicains. Après un discours de M. Churchill, le parlement fera crédit à MM. Collins et Griffith jusqu'à la formation du Cabinet qui sortira des prochaines élections. Alors on demandera aux Ministres républicains de faire le serment inscrit dans le traité... et probablement les Ministres s'exécuteront, comme tant de députés républicains prêtent serment de fidélité dans les pays gouvernés par des rois. Les conservateurs, adversaires acharnés de l'Irlande, et les Orangistes ont abusé de l'occasion pour calomnier notre pays. Ce qui est certain, c'est que ces mêmes conservateurs entretiennent dans le coin nord-est de la contrée un fanatisme qui fait de nombreuses victimes parmi la population catholique. Des quartiers entiers de Belfast ont été évacués par les habitants catholiques, expulsés de leurs domiciles par les bandes orangistes sous l'œil des autorités anglaises. Des réfugiés en grand nombre s'enfuient chaque jour et viennent chercher protection dans l'État libre. Les prêtres sont continuellement harassés. Le Cardinal Logue lui-même, ce vénérable vieillard, se trouve en butte aux méchants procédés de la police spéciale créée par le gouvernement orangiste : on arrête sa voiture et on le fouille... pour s'amuser un peu, disent ces aimables policiers. Des centaines d'assassins stipendiés sèment la mort dans la rue et dans les maisons catholiques : jamais aucun d'entre eux n'est inquiété. Sir James Craig est en passe de devenir un des criminels les plus hypocrites de l'histoire : il ne se contente pas de couvrir les meurtriers de ses compatriotes, il les encourage à continuer. Il n'est pas étonnant que les catholiques du Sud perdent patience et tâchent, même par les armes, de provoquer l'intervention de l'Angleterre contre les excès de ses protégés actuels.

P. MC CARTHY.



Le CERCLE SAINT-JEAN de CAPISTRAN nous prie d'annoncer que le R. P. Ignace Beaufays, ancien Préfet apostolique, donnera sa conférence sur « Quelques silhouettes de missionnaires, cinq franciscains Belges martyrisés en Chine », mercredi prochain, 14 juin, à 8 heures, à la Salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.

Romania

La Belgique est petite, son indépendance ne date que d'un siècle et elle vient à peine d'être libérée de sa neutralité. Aussi la Belgique n'est-elle pas assez tournée vers le dehors et les Belges sont facilement mesquins et routiniers.

La Belgique est petite mais riche et, placée au carrefour de toutes les routes de l'Europe occidentale, elle a toujours été convoitée par ses puissants voisins tour à tour ceux du Sud et ceux de l'Est. Un pays si faible et si exposé se défend, mieux que par la force militaire, par l'habileté diplomatique ; et la première habileté diplomatique réside dans une connaissance réaliste des pays étrangers, de tous les pays étrangers.

La Belgique est petite, elle est située aux confins du monde germanique et du monde latin, elle n'a pas de civilisation propre et homogène, elle doit emprunter à l'étranger et donc elle doit avoir une connaissance exacte et complète de cet étranger sous peine de subir les influences les plus hétéroclites et les moins saines.

Plus que les autres Belges, les Belges catholiques n'ont pas le droit de se replier sur eux-mêmes ou de limiter leur curiosité et leur sympathie aux voisins immédiats de la Belgique. Catholique veut dire universel. A l'exemple de son divin Fondateur, l'Église catholique embrasse tous les peuples dans un même amour. Rien n'est plus contraire à l'esprit catholique que les sympathies ou les antipathies passionnées et absolues fondées sur le préjugé racique ou national ou linguistique.

Les peuples germaniques et les peuples latins sont, en eux-mêmes et par rapport à la Belgique, les peuples les plus intéressants.

Des peuples germaniques nous avons une vue superficielle mais assez complète, parce que les peuples germaniques les plus représentatifs, l'Allemagne et l'Angleterre, sont nos voisins immédiats. Plus que jamais, au XIX^e siècle, ces voisins immédiats ont forcé notre attention. Ils nous éblouissaient par leur puissance qui avait atteint son apogée et avec laquelle seuls pouvaient rivaliser les lointains États-Unis. Plus proche encore que l'Angleterre, l'Allemagne victorieuse, disciplinée, savante, apparaissait à beaucoup de Belges le grand pays. La science et la pédagogie belges prenaient le mot d'ordre en Allemagne et, dans l'enseignement des humanités anciennes, nous avions abandonné la conception esthétique, élaborée par les humanistes de la Renaissance, pour adopter la conception historique des philologues prussiens. Nos Écoles Militaires s'inspiraient des méthodes des vainqueurs de Sedan et nos canons et nos obus se fabriquaient à Essen.

Quant aux peuples latins, nous les connaissions mieux et moins que les peuples germaniques. De tous les peuples latins, nous n'en connaissions guère qu'un seul, la France, mais nous connaissions la France mieux que nous connaissions l'Allemagne et l'Angleterre. Dès les origines, tournés vers la France, dont ne nous sépare aucune frontière naturelle immédiate ou médiate, parlant sa langue, professant sa religion, plus que tout autre peuple nous avons subi son ascendant. Sans doute les visées annexionnistes de Napoléon III, les défaites de 1870, l'anticléricalisme de la troisième République, les scandales du Panama avaient atteint en Belgique le prestige de la France. Néanmoins la France restait pour la Belgique le peuple étranger le mieux connu. Même, à certains égards, la France était mieux connue des Belges que la Belgique elle-même, car nos manuels d'histoire, inspirés par les ouvrages français, avaient pris l'habitude de se mettre au point de vue français. Toutefois, notre appréciation de la France n'était pas assez historique. Comme pour l'Angleterre et l'Allemagne, l'actualité éphémère nous dérobaient le long passé où se révèle l'âme profonde des peuples. Les massacres de Dinant, de Tamines et de Louvain ont rompu le charme et détruit la légende de l'Allemagne pacifique, civilisée, sentimentale et rappelé le « furor protestantium » du XVI^e siècle et la fureur des « bêtes à deux pieds », des barbares du V^e siècle. Les jours de la Marne, de Verdun et de la Somme nous ont appris qu'il n'y avait pas en France que des cabotins, des pornographes, des financiers véreux et des politiciens anticléricaux, qu'il y avait aussi la France, la vieille France héroïque, idéaliste, telle que l'avaient pétrie dix-neuf siècles de ferveur catholique. Et nous revinrent en mémoire saint Louis, Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, sainte Marguerite-Marie, le curé d'Ars et tant d'autres saints et saintes dont vainement nous cherchions en Allemagne les équivalents par le nombre et la qualité. En même temps la gloire des Joffre, des Foch, des Pétain démontrait que l'Allemagne

n'avait pas le monopole de la science militaire, ni même de la science sans épithète.

Mais la France n'est pas tout le monde latin qui comprend aussi, en dehors de la Belgique, le Canada français, l'Amérique méridionale, la Roumanie, la Suisse romande et italienne, le Portugal et surtout l'Espagne et l'Italie. Les Espagnols et les Italiens ne sont pas nos voisins immédiats, leur puissance politique et économique est modeste à côté de celle de l'Angleterre et de l'Allemagne. Et, comme en Belgique le mot d'ordre, depuis 1830, est : « Enrichissez-vous ! » répété par le gouvernement, les éducateurs, les moralistes et les sociologues, les Belges ont pris l'habitude de mesurer un homme et un pays par le chiffre de ses rentes ou de son commerce. Ces Espagnols et ces Italiens ce sont des retardataires dépourvus des vertus de l'homme septentrional, travailleur, ambitieux, entreprenant et qui déploie sa belle humanité dans l'atmosphère fiévreuse des Bourses de Londres et de Berlin ou dans les houillères et les usines du pays de Charleroi, de la Silésie ou de la Ruhr !

Même au point de vue mesquin et matérialiste de la puissance politique et économique, l'Espagne et l'Italie ne sont pas méprisables. Encore une fois ne nous laissons pas dominer par le moment présent et n'oublions pas le passé plusieurs fois séculaire. L'Espagne, au XVI^e siècle, a dominé le monde et, au XVII^e, elle a disputé à la France l'hégémonie européenne. Avec le Portugal, elle a découvert et colonisé les Indes Orientales et Occidentales et la puissance maritime, coloniale et commerciale de l'Angleterre n'a fait que recueillir l'héritage espagnol. L'Italie, après avoir dans l'Antiquité détenu la domination universelle, fut, à l'époque moderne, la proie des peuples étrangers. Cependant les Républiques de Venise, de Gênes et de Florence jouirent de longues et belles périodes de puissance politique et d'expansion économique. Aujourd'hui encore, les provinces septentrionales de l'Italie, mieux adaptées que le reste de la Péninsule aux exigences de l'industrie, constituent une des régions les plus florissantes de l'Europe. L'Amérique latine, peuplée d'Espagnols, de Portugais et d'Italiens, après avoir assuré son équilibre politique progresse à pas de géant dans la vie économique. Elle ne tardera pas à rejoindre l'Amérique du Nord dont la merveilleuse prospérité date à peine du milieu du dix-neuvième siècle.

Mais dégageons-nous de la matière et considérons des formes moins imparfaites de la grandeur. Celui qui ferait le compte des richesses intellectuelles, littéraires, artistiques et religieuses de l'Italie et de l'Espagne écrirait un des plus beaux chapitres de l'histoire supérieure de l'humanité. Ce chapitre serait au moins aussi brillant que celui qui serait consacré à l'histoire de la civilisation chez les peuples germaniques.

Dante Alighieri meurt en 1321 après avoir composé la Divine Comédie, le chef-d'œuvre de la littérature moderne, et en 1304 naît Pétrarque, « le premier homme moderne », le père de l'humanisme, l'ancêtre de nos grands lyriques. Ce quatorzième siècle est déjà le grand siècle de la littérature italienne, alors que l'Angleterre attendra Shakespeare jusqu'au XVI^e siècle et l'Allemagne Goethe et Schiller jusqu'au XVIII^e. Le patrimoine littéraire de l'Espagne n'est pas aussi riche que celui de l'Italie. Cependant le « romancero » médiéval a été et est encore une source inépuisable d'inspiration pour les poètes de tous les pays. Lope de Vega, le « monarque de la scène », Calderon de la Barca, « le poète du Ciel », et les autres dramaturges espagnols du XVI^e et du XVII^e siècle sont les maîtres du théâtre religieux européen et Goethe, Schiller, Wilhelm de Schlegel les exaltèrent et les imitèrent à l'envi. Don Quichotte, le chef-d'œuvre de la littérature espagnole, est entré dans la littérature universelle. On en a compté 129 traductions ou éditions anglaises et il y a des traductions finnoises, croates, serbes, russes, suédoises, sans parler des françaises, des néerlandaises, des allemandes et des italiennes.

Aucun pays ne peut rivaliser avec l'Italie dans le domaine des arts plastiques. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre n'ont un Fra Angelico ou un Raphaël ou un Michel-Ange ou un Léonard de Vinci. L'Espagne, moins favorisée que l'Italie, a Velasquez et Murillo et ne doit rien envier à l'Allemagne ou à l'Angleterre. La musique allemande est la première du monde, mais sa supériorité ne supprime pas la musique espagnole ni surtout l'italienne qui est de tout premier ordre.

Doués des plus belles facultés esthétiques, Italiens et Espagnols ont aussi cultivé la science avec éclat. Faut-il rappeler que saint Thomas d'Aquin est né en Sicile et que l'Italie et l'Espagne ont été, plus que tous les autres pays, fécondes en théologiens fameux ? Sur le terrain des sciences profanes, l'Allemagne, jadis de beaucoup dépas-

sée par les pays latins, a pris au XIX^e siècle une forte avance sur l'Italie et surtout sur l'Espagne. Mais la Renaissance, le plus vaste mouvement intellectuel de l'époque moderne, a connu en Italie son premier et son plus splendide épanouissement. Dans la suite et encore aujourd'hui l'activité scientifique s'est maintenue intense en Italie. Galilée, un Italien, a créé la physique moderne et Torricelli, Galvani, Volta, Marconi sont aussi des Italiens et des physiciens illustres. Les mathématiciens Cavalieri et Beltrami, le chimiste Avogadro, les astronomes Schiaparelli et Secchi, l'anatomiste Malpighi, le physiologiste Spallanzani, les historiens Vico et Cantu sont des Italiens. De nos jours les Italiens Pais, Gaetano de Sanctis, Pareti, Segli ont magistralement renouvelé l'histoire de l'Antiquité. Dans le domaine de l'histoire et de la critique littéraire les Italiens du XIX^e et du XX^e siècle ont continué avec éclat la tradition ouverte par Dante et Pétrarque. L'érudition historique et philologique de Francesco de Sanctis, de Flamini, de Pascoli, de Carducci, de Benedetto Croce est sûre et étendue, mais elle n'étouffe ni la pensée philosophique ni la sensibilité esthétique. Au contraire, trop d'Allemands, imités par trop de Belges, bornent la critique et l'enseignement littéraires à la philologie et à l'histoire et, par crainte superstitieuse des abus de l'humanisme, atrophient en eux-mêmes et dans leurs lecteurs ou leurs élèves les facultés les plus hautes et les plus délicates.

L'Espagne jadis glorieuse par ses grands théologiens : Melchior Cano, Suarez, Banez, Molina manifeste aujourd'hui moins d'activité scientifique que l'Italie. Cependant Balmès et Donoso Cortès ont maintenu bien haut le vieux renom des penseurs espagnols et Menéndez y Pelayo et Menéndez Pidal sont des historiens et des critiques de grande envergure et Raimon y Cajal est un prince de la physiologie.

Si, dans les domaines littéraire, scientifique, artistique, l'Italie et l'Espagne, considérées dans l'ensemble de leur histoire et même dans leur état actuel, sont de grands peuples et peuvent au moins supporter la comparaison avec l'Allemagne et l'Angleterre, dans le domaine religieux elles leur sont nettement supérieures. Les peuples latins ont été civilisés et christianisés plusieurs siècles avant les peuples germaniques et ils ont beaucoup mieux résisté que ceux-ci à l'hérésie protestante. Tous les peuples latins, sauf la Roumanie acquise au schisme grec, sont restés catholiques et presque tous les peuples germaniques ont passé au protestantisme. La liste des saints et des saintes d'Allemagne et d'Angleterre est courte à côté de celle que peuvent dresser l'Italie et l'Espagne. La plupart des fondateurs des grands ordres religieux sont Espagnols ou Italiens : Saint Benoît, Saint François d'Assise, Saint Dominique, Sainte Thérèse, Saint Ignace de Loyola, Saint Philippe de Néri, Saint Alphonse de Liguori, le Vénéérable Don Bosco.

Nous n'oublions pas qu'il y a d'autres peuples catholiques que les peuples latins, par exemple le peuple polonais et le peuple irlandais dont la foi est fervente jusqu'au martyre ; nous n'oublions pas non plus qu'il y a des catholiques nombreux et excellents en Allemagne, en Autriche, aux États-Unis, en Angleterre. Mais nous constatons ce fait historique que les peuples latins ont montré une vitalité catholique plus résistante et plus féconde que les peuples germaniques.

Faut-il conclure que la qualité de latin a une vertu secrète qui dispose à embrasser et à garder la foi catholique ? Nullement. D'ailleurs, en quoi consiste cette qualité de latin ? Et d'abord, y a-t-il une race latine ? Non, il n'y a pas de race latine parce qu'il n'y a pas de race proprement dite. Depuis les temps les plus reculés, les peuples se sont mélangés sans cesse par les invasions pacifiques ou violentes. Le territoire de la Gaule habité par des Celtes, d'origines très diverses et de races très mêlées, a été envahi par les Romains d'origines très diverses et de races très mêlées. Les Celtes se sont romanisés et quand, aux IV^e et V^e siècles, les Barbares, d'origines très diverses et de races très mêlées, se sont établis en Gaule, ils se sont unis avec les Celto-Romain et dans une telle proportion qu'au moins dans le Nord de la France actuelle les Français, pour autant qu'ils font partie d'une race physique déterminée, sont germaniques bien plus que celtiques et que latins. Et que de Normands, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglais, d'Allemands, se sont fixés, au cours des siècles, sur le sol français, ont fondé une famille et ont altéré la prétendue race française ! Dans tous les pays s'est opéré ce mélange continu des races les plus variées et l'on se paie de mots quand on parle de race latine, de race française, de race germanique.

Même les races existeraient-elles, douées de caractères physiques déterminés et constants, il serait puéril d'assigner à ces caractères physiques une influence décisive sur le tempérament intellectuel, artistique ou religieux des différents peuples. Le sang ruse entraîne-

rait presque nécessairement l'adhésion à l'orthodoxie grecque et le sang espagnol inclinerait avec violence vers la foi catholique !

Être latin, c'est parler une langue latine, une langue romane, dérivée de la langue des anciens Romains. Aujourd'hui les philologues appellent Romania ce vaste territoire, situé en Europe, en Afrique et en Amérique et où se parle une langue quelconque dérivée de l'antique « sermo romanus » : le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le wallon, etc...

Par leur situation géographique, par leurs antécédents historiques, ces peuples qui parlent une langue latine mais où sont actuellement représentées tant de races européennes, asiatiques, africaines et américaines ont subi plus profondément que les autres peuples l'influence de la civilisation gréco-romaine et de la religion catholique qui toutes deux rayonnaient de Rome. Christianisme et culture gréco-latine, c'est toute la civilisation moderne et les peuples qui ont subi plus tardivement ou moins profondément la double influence gréco-romaine et catholique ont, dans la même mesure, participé d'une manière moins complète à la civilisation véritable. Aussi la civilisation latine n'a-t-elle pas exactement les frontières de la Romania linguistique et des peuples qui ne parlent pas une langue latine ont accepté, dans une certaine proportion, la civilisation latine. Par exemple, au XIX^e siècle, nulle part les études gréco-latines n'ont été poussées avec plus d'ardeur qu'en Allemagne. Le théâtre de Schiller est d'inspiration franchement catholique et Goethe a reconnu, surtout après son voyage d'Italie, la supériorité de l'esthétique gréco-romaine et accepté ses leçons. Le peuple flamand, en dépit du caractère germanique de sa langue, est un fidèle tenant de la culture latine. Il est latin par sa foi catholique qui vaut bien celle de l'Espagne et de l'Italie ; il est aussi par son art et sa littérature, le premier disciple de l'art italien, la seconde disciple des littératures latine et française. De récentes et minutieuses recherches ont montré tout ce que nos grands écrivains mystiques flamands du moyen âge doivent à l'école mystique française (cfr. J. VAN MIERLO, S. J., *Uit de geschiedenis onzer Middeleeuwse Letterkunde*, dans « Dietsche Warande en Belfort », 12 déc. 1921), et M. Camille Huysmans qui, avant d'être un homme politique, fut un philologue et un professeur, déclarait à la Chambre Belge : « Les historiens et les économistes (de l'entourage de von Bissing, gouverneur général de la Belgique occupée) poursuivaient en somme une même politique, mais les historiens oubliaient un simple petit détail : c'est qu'en réalité la littérature flamande n'a pas de tendances allemandes. Ainsi que je l'ai expliqué plusieurs fois, comme la littérature polonaise vis-à-vis de la littérature russe, la littérature flamande a toujours eu un caractère essentiellement latin » (cfr. *Annales parlementaires*, 1920, p. 438).

Cependant, à considérer l'histoire dans son ensemble, les peuples qui ont participé le plus profondément à la culture latine, sont les peuples qui parlent une langue latine. Cette langue est un signe de l'intensité de l'influence que Rome a exercée sur eux, mais elle ne possède aucune vertu magique qui confère, à celui qui la parle, une supériorité intellectuelle et morale. Fénelon l'a dit excellemment : « Les paroles ne sont que des sons dont on fait arbitrairement les figures de nos pensées. Ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils sont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtés. Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger ? La jalousie serait puérile quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air » (Lettre à l'Académie). D'ailleurs, par leur origine première et dans leur texture intime, les langues germaniques sont sœurs des langues romanes et les unes ni les autres ne sont par elles-mêmes prédestinées à exprimer ou à ne pas exprimer la culture latine. Prétendre qu'une langue c'est tout un peuple ou toute une civilisation, c'est abuser de l'hyperbole. Toutefois, pour bien connaître un peuple, il faut connaître sa langue parce que celle-ci est la clef de sa littérature.

En Belgique, notre connaissance du monde latin est incomplète non seulement parce que, des pays latins, la France seule est notre voisine, mais aussi parce que les langues romanes, autres que la française, sont peu étudiées en Belgique. Dans les Instituts commerciaux, le cours d'espagnol est obligatoire. A l'Université, l'italien et l'espagnol sont la matière de cours facultatifs suivis par quelques étudiants en philologie romane. Ceux-ci sont tenus d'approfondir les mystères de la grammaire comparée des langues romanes, mais ils ne sont pas strictement obligés de suivre les cours de langue italienne ou de langue espagnole. Cette chinoiserie des programmes est un des plus beaux triomphes remportés en Belgique par la philologie allemande. Des cours pratiques où les étudiants apprendraient à parler et à écrire

l'italien et l'espagnol seraient fort utiles, puisqu'ils permettraient l'étude personnelle des littératures méridionales. Mais ces cours n'auraient pas une apparence aussi scientifique et aussi philologique que le cours de grammaire comparée ! Dans l'enseignement moyen, libre ou officiel, il y a des cours facultatifs ou obligatoires d'allemand et d'anglais, mais pas d'italien ou d'espagnol. En pays wallon l'étude des langues germaniques présente de grosses difficultés qui découragent les élèves et les enracinent dans le préjugé que les Wallons n'ont pas d'aptitude pour les langues. Au contraire, des progrès rapides stimuleraient l'étude de l'italien et de l'espagnol, en raison de la ressemblance étroite de ces langues avec le français et avec le latin. Par contre-coup, toucher par lui-même, à chaque mot, l'origine latine de l'italien ou de l'espagnol, donnerait au jeune humaniste une idée plus personnelle et plus complète de la diffusion et de la permanence de la langue et de la civilisation romaine et fortifierait son zèle pour Cicéron et Virgile. Après quelques années d'efforts modérés et méthodiques, nos rhétoriciens liraient Manzoni et Cervantes. Dès lors, pour ces jeunes Belges, le monde latin ce ne serait plus seulement la France, ce ne serait plus un seul pays, ce serait vraiment un monde. Ces jeunes Belges auraient pour la France, fille aînée de l'Église, toutes les sympathies et toutes les curiosités légitimes, mais ils se garderaient d'un culte naïf et exclusif que la France elle-même ne professe pour aucun peuple étranger.

Dans le monde latin, il y a aussi deux grandes nations, l'italienne et l'espagnole qui, longtemps avant l'Angleterre et l'Allemagne, ont joué dans le monde un rôle magnifique. La propagande pangermaniste et protestante s'est appliquée à jeter le discrédit sur les peuples latins et catholiques. Trop de Belges catholiques ont accepté cette propagande sans contrôle. Puissent-ils dorénavant avoir du monde latin une connaissance meilleure et, dans ce but, plus catholique, plus universelle dans l'espace et dans le temps ! Puissent-ils connaître non pas un seul peuple latin, mais les peuples latins et les connaître non pas seulement dans la période actuelle et éphémère de leur histoire, mais aussi dans leur long et glorieux passé !

A. MATIVA, S. J.



Le régionalisme français

Charles Maurras appela jadis *décentralisation* « un ensemble de réformes destinées à reconstituer la patrie, à lui refaire une tête libre et un corps vigoureux ». Cette entreprise, but suprême de ceux qu'on appelle les *régionalistes*, est donc nationale au premier chef. Elle a en vue la vitalité et la prospérité croissantes de chaque région, mais tout autant, en outre, et par bienheureux contre-coup, le bon état de santé de toute la nation. Le vrai régionaliste français prend volontiers à son compte, pour expliquer son sentiment à l'endroit de son terroir particulier et à l'endroit de la commune patrie, la noble formule de Félix Gras, bien connue au pays provençal : « J'aime mon village plus que ton village, j'aime ma Provence plus que ta province, j'aime la France plus que tout ».

Or, le régionaliste français n'est pas sans savoir que tout le grand corps national se portera bien, comme jadis, le jour où les membres de ce grand corps — je veux dire : la province française — seront copieusement irrigués par un sang généreux jailli, pour ainsi parler, à chaque battement du cœur même du pays — entendez : Paris. Le malheur des temps a voulu que dans ce vaste organisme l'acte circulatoire finît par ne plus du tout s'effectuer suivant les lois de la bonne mère Nature. La fatale congestion guette maintenant l'organe-chef, tandis que l'anémie menace les membres.

A cet égard, la carte des chemins de fer français est une vivante image de l'abus que le régionaliste déplore et qu'il veut faire disparaître. Tout l'appareil ferroviaire français y trouve son centre unique dans Paris. — Exactement, ne manquera-t-on

pas de m'objecter en me retournant ma propre comparaison, exactement comme au corps de l'homme tout l'appareil circulatoire trouve son centre dans le cœur pour le plus grand bien de tout le corps. A cela je répondrai qu'au corps de l'homme du moins les mailles très serrées du réseau capillaire constituent sur toute sa surface et jusqu'en ses profondeurs une espèce de trame qui nulle part n'est lâche, en sorte que tout l'organisme humain a son lot de sang. Il en va tout autrement dans le réseau des chemins de fer français, sorte d'immense appareil vasculaire national dont les mailles, de Paris à Nice et à Bayonne, s'élargissent de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent du centre. D'où il suit que l'extrême lointain du territoire français est infiniment moins desservi que le nord et le centre, et que la vie économique ne se répartit pas également sur toute sa surface.

Mais le régionaliste français dans l'expression de ses desiderata s'efforce de demeurer raisonnable. Il sait bien que pour une nation l'unité demeure un bienfait. Seulement, comme le poète Frédéric Mistral, son plus grand et meilleur guide, il la veut dans la variété. Il ne s'est jamais insurgé contre les unifications nécessaires et profitables à tous. Mais il demande avec insistance que, son loyalisme vis-à-vis de la grande patrie une fois et dûment constaté, on ne lui impose pas l'affreux nivellement égalitaire, basement démagogique, platement électoral. Il demande qu'en haut lieu on tienne compte du fait qu'il est soit Picard, soit Breton, soit Gascon, soit Provençal, soit Lorrain, et qu'à des humeurs diverses, à certains caractères ethniques distincts, s'adapte avec intelligence et bonne grâce une administration bienveillante et souple. Le vieux Corneille, sans se douter qu'il faisait du très bon régionalisme, a fort bien dit cela :

*Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.*

Les gouvernements ne doivent jamais oublier les exigences de ce qu'on appelle la nature des choses. Avec celle-ci il faut composer ; on ne lui résiste pas sans dommage, car elle est têtue. Voyez certaines de ses résistances. Jugez-les illogiques, rétrogrades, routinières. Vous ne pouvez pas ne pas faire qu'elles soient... Un exemple me fera bien comprendre. Qui osera soutenir que l'unification des poids et mesures n'a pas été un progrès ? Ce qui n'empêche cependant pas le paysan de France, non pas par noir entêtement, mais parce que tout de même la tradition pluriséculaire a profondément gravé en lui son empreinte, de compter encore en maints endroits par perches, par héminées, par sétérées, par vergers, par acres, par arpents, par boisseaux, par setiers et par muids.

A l'unité de la patrie le régionaliste français est disposé à faire tous les sacrifices que réclament la grandeur et la prospérité du terroir national. Son sang et sa chair, à l'occasion, seront le ciment même qui joindra les pierres de l'édifice appelé France. Mais il entend, comme ses pères, réserver ses libertés et ses franchises. Il y tient comme à la vie. Le Provençal, en particulier, n'a garde d'en perdre le souvenir. Car, comme a dit éloquentement Mistral dans un discours qu'il prononça dans le parc de Sceaux le 25 mai 1884 :

« Il y a quatre cents ans les Etats-Généraux de la vieille Provence dirent à la France : Le pays de Provence, avec sa mer d'azur, avec ses Alpes et ses plaines, volontaire et consentant, s'unit à toi, ô France ! non pas comme un accessoire s'unit au principal, mais comme un principal s'unit à un autre principal, c'est-à-dire que nous garderons nos franchises, nos coutumes et notre langue. »

Or, le pacte officiel et solennel n'a pas été tenu. Les libertés qui pleuvaient jadis à torrents sur les provinces françaises, leur ont été peu à peu soustraites. On a mis à leur place une espèce d'inconsistante allégorie : la *Liberté*, au singulier, qui n'en tient pas du tout lieu. Les droits et franchises ont fondu comme neige au soleil. La tendance centralisatrice s'est accentuée de jour en jour davantage, consacrant peu à peu, au mépris des belles promesses, l'abusivité primauté de Paris. Finalement on brûla les étapes. La Révolution française s'engagea à fond de train dans cette voie ; en sorte qu'en cinq ans de la nouvelle ère on centralisa plus qu'en cinq siècles d'Ancien Régime. La remarque est d'un historien très averti, à qui l'on doit aussi sur la même période la remarque suivante, non moins étonnante et non moins capitale :

« Patriote signifiait centralisateur. L'opposé du patriote était le fédéraliste, celui qui était partisan des libertés et des franchises locales, que les rois avaient respectées. Robespierre, Marat, tous les grands Jacobins ont poursuivi de toute leur énergie ... « l'horrible fédéraliste » dans lequel ils voyaient le principal adversaire de la Révolution. »

Une véritable fureur de détruire le passé se déchaîna durant ces moments tellement agités de l'histoire de France. Durant la mémorable nuit du 4 août 1789, en six heures d'horloge on renversa, au cours d'une véritable crise de larmes alternant avec des embrassements éperdus et de frénétiques bravos, bien plus étourdis, à coup sûr, que généreux, un édifice lentement et prudemment construit en mille ans. Cette nuit-là, entre autres victimes d'un désintéressement mal entendu et saugrenu, on immola sur l'autel de la patrie les privilèges des provinces. Jusqu'à présent les provinces ne s'en sont pas encore relevées. Et la patrie n'en est pas plus heureuse. C'est dans l'intérêt de l'une et des autres que les régionalistes français réclament à cette heure l'amélioration du fâcheux état de choses.

Ce fut cette même passion de centraliser qui inspira à la Constituante l'idée d'une organisation administrative uniforme. Ne tenant plus du tout compte de la nature et des faits, ni de l'histoire, ni de la géographie, ni des affinités naturelles qui avaient peu à peu préparé, puis constitué les provinces, on procéda sur le papier, quitte à faire ensuite entrer de force dans la pratique la réforme conçue à priori, à un quadrillage à peu près régulier du territoire français. Les compartiments, les pseudo-carrés ainsi formés furent appelés départements. Cette création déraisonnable de géomètres affolés, et que presque tout le monde en France aujourd'hui serait disposé à rejeter comme caduque, alors enchantait les esprits. L'inégalité de surface des anciennes provinces avait fini par choquer. En revanche, les départements, bien plus semblables les uns aux autres quant à la superficie, satisfirent bien mieux la passion égalitaire du moment. Avec une déconcertante inconscience Turgot, un des promoteurs du système, avait dit : « Nous avons voulu que de tous les points du département on puisse arriver au centre de l'administration en une journée de voyage ».

Idée vraiment ingénieuse ! Étonnez-vous après cela que la carte politique de la France ait pris dès lors un aussi pitoyable aspect. Le département de l'Aisne, par exemple, comme le rappelle Cellerier, juxtaposa à la diable des lambeaux de Picardie, d'Ile-de-France et de Champagne. Celui de Seine-et-Marne réunissait la Brie, une partie de l'Ile-de-France, un morceau de l'Orchois, un lambeau de Multien, une fraction du Gâtinais.

Ce morcellement du pays a eu pour effet de subordonner encore davantage à l'emprise de Paris tout le reste de la France.

Aujourd'hui, par l'intermédiaire de ses préfets, l'Etat étend sur tous les départements, pauvres organismes mineurs et subalternes, un réseau de suggestions et d'influences singulièrement oppressives. Or, comme a dit naguère Maurras à ce propos, ce que les régionalistes refusent, « c'est l'action directe et personnelle de l'Etat dans la gestion des intérêts qui ne sont pas communs à tout le corps de la nation, mais bien particuliers aux municipalités, aux régions ». Encore une fois, il ne saurait être question de décentraliser sur tous les points. L'armée de la nation, par exemple, est une et doit demeurer telle. Ici c'est le cœur de la France qui commande. Pas un coin du pays qui ne lui fasse écho.

*Quand on traverse notre terre,
Toute, diagonalement,
On a le cœur d'un volontaire
En arrivant à l'Allemand !*

Mais en dehors de ces grands intérêts communs qui rassemblent en faisceau les volontés françaises, il y a les traditions locales, les langues de terroir, les intérêts spéciaux, parfois sacrés, de tel cru. Et voilà ce que les régionalistes de France entendent que l'on respecte. Ils l'ont dit solennellement à deux reprises dans l'espace d'une année, par l'organe des Provençaux : une première fois lors de la réunion à Arles de la Maintenance de Provence, le 4 septembre 1821. Au nom de tous, ce jour-là, Jules Bœuf, chef du Florège, réclama :

1° Le maintien de la langue d'oc parmi le peuple du Midi ; son enseignement dans les écoles de toute catégorie, à côté de la langue française, langue nationale ; — en même temps, le maintien des usages, des traditions, du costume de chaque cru, et, pour tout dire, de tout ce qui fait l'esprit particulier d'un pays, d'une ville, d'un village...

2° Les libertés et franchises communales naguère dérobées, malgré le pacte conclu entre la France et la Provence, il y a près de quatre cents ans.

3° La décentralisation administrative au profit des grandes régions que la Nature a constituées dans notre France.

Une autre fois les revendications spéciales du Midi ont été présentées de façon encore plus éclatante, le 27 mars dernier, par B. de Montaut-Manse, avocat à la Cour d'appel de Montpellier, sur la tombe de Frédéric Mistral et pour l'anniversaire de sa mort, dans le célèbre village de Maillane, berceau du poète.

La déclaration qui fut faite en l'occurrence est d'une étendue et d'une importance telles qu'on n'en peut donner une idée seulement en quelques lignes. A elle seule elle peut fournir la matière d'un gros article de doctrine régionaliste.

Deo volente, comme disait Victor Hugo, nous y reviendrons, et ici même.

JOSÉ VINCENT.



Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.

Les abonnements commencent à courir, à partir du numéro qui suit la réception de la demande d'abonnement. Les nouveaux abonnés peuvent, s'ils le désirent, recevoir les numéros antérieurs à la date de leur abonnement.



LAMPÉ FANAL
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE
 EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS
 GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
 BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21. ANVERS

Extrait de Viande

DE LA COMPAGNIE

LIEBIG

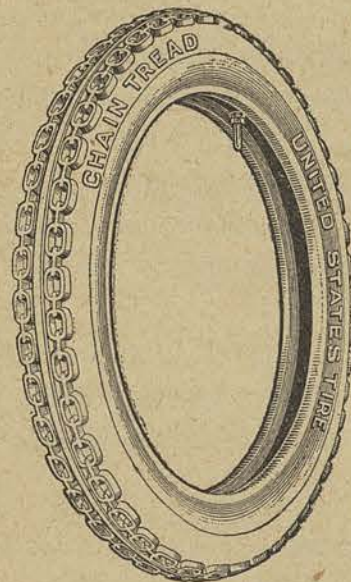
Contenant tous les principes sapides et aromatiques de la meilleure viande de bœuf, est sans rival pour bonifier les plats les plus divers.

L'Extrait de viande est obtainable en pots de 1/1, 1/2, 1/4 et 1/8 livr. angl.

Pour les grandes institutions, telles que Couvents, Pensionnats, Hôpitaux, etc. nous recommandons tout spécialement nos boîtes de 2 ou 5 livr. angl.

Quoique les Pneus

“ UNITED STATES ”



soient vendus à des prix
INFÉRIEURS
 à ceux de la concurrence,
 ils vous donneront un
 rendement kilométrique
SUPÉRIEUR
 à toute autre marque
 sur le marché

DANS TOUS LES
 BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

R. S. Stokvis & Fils, S. A

141, Rue Royale, BRUXELLES

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 15.500.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
 rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
 BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
 CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
 COURTRAI, rue de Tournai, 30
 MONS, rue de la Station, 16
 OSTENDE, Square Marie-José, 1
 ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
 place Saintelette, 30
 VILVORDE, rue de Louvain, 18
 FOSSES — GHISTELLES — PONT
 A CELLES — SPRIMONT — THOU-
 ROUT.

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
 strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,
 à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales. — Ouvertures de Crédit —
 Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
 et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
 — Vérification des tirages à la demande des Clients —
 Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG

AGENCES

ESCH s/ALZETTE

ETTELBRUCK

GREVENMACHER

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 — 33943-33944 Service Changes

Adresse télégraphique : Belluxbank — Code ABC, 5^{me} édition — Compte chèques postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements — Ouverture de crédits — Ordre de bourse. — Paiement de tous coupons — Dépôts et prêts sur titres
— Achat et vente de monnaies étrangères. — Emission et encaissement de chèques sur tous Pays —

DÉPÔTS DE FONDS

Comptes-chèques, 3 p. c. — de quinzaine, 4 p. c. — à préavis de 15 jours, 4 p. c. — à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. — à 6 mois, 4 1/2 p. c. — à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Renseignements financiers, industriels et commerciaux

CATHOLIQUES BELGES !

Lisez et Propagez

La revue catholique des idées et des faits

Journal de la semaine

RELIGIEUX — POLITIQUE — SOCIAL — LITTÉRAIRE — ARTISTIQUE

On a dit et répété que les questions de principes et les problèmes intellectuels n'intéressaient que médiocrement les Belges. Le rapide succès de « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS » dément cette calomnie.

Catholiques qui vous intéressez à la vie de l'Église dans le monde, lisez nous et faites nous lire. Recommandez nous auprès de ceux que vous savez capables d'apprécier notre effort d'apostolat intellectuel. Renseignez-nous les noms de vos amis auxquels nous pourrions utilement envoyer des numéros spécimens.

Catholiques Belges, vous soutenez, — et avec quelle largesse ! — les œuvres charitables, scolaires, post-scolaires, sociales, et vous faites très bien. N'oubliez pas les œuvres intellectuelles. Les idées gouvernent le monde. Soutenez ceux qui essaient de faire rayonner davantage l'idée catholique. Abonnez-vous à « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS. »

Toutes les semaines au moins 14 pages de texte, grand format.

Abonnements : Un an : 25 francs -- Six mois : 15 francs

Numéros spécimens sur demande

A verser à notre compte chèque postal 48916

Bureaux de la Revue : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Au Colisée (302 et 1922)

I

Nous sommes au début du IV^e siècle. Il y a plus de 250 ans que l'Empire s'acharne à tuer l'Église à force de persécutions générales neuf fois répétées. Il a cru l'étouffer dans son sang, elle s'obstine à vivre. L'heure a sonné d'un duel décisif, d'un suprême assaut dans lequel l'Empire ramassera ses forces pour anéantir son adversaire pantelant mais indomptable. Au moment de ce corps-à-corps, regardez-les tous les deux.

Voici le Christianisme sans armes, sans crédit, religion condensée dans un symbole hideux, signe de servitude et de douleur, la Croix, non pas masquée par un séduisant programme de philosophie ou de revendications sociales, mais crûment arborée dans sa nudité révoltante et son âpreté, croix de torture offerte à un monde assoiffé de volupté, croix d'opprobre présentée à un monde enfiévré d'orgueil. Telle est la doctrine qui entendait vaincre la vieille religion de Rome, nationale, officielle, patentée.

Voici l'Empire dans sa force et sa splendeur. Pour en juger, allons au Colisée, la citadelle du paganisme triomphant. Vers la fin de 302, Dioclétien était à Rome pour fêter ses vingt ans de règne et a pu s'y rencontrer avec Maximilien : ce sont les deux têtes du monde.

Quel spectacle que celui de ces cinquante étages de gradins avec leur revêtement de marbre et de bronze, ruisselants de lumière et donnant place à 80.000 spectateurs ! Là se pressent toutes les illustrations de la naissance, de la fortune, du talent, du pouvoir, de la religion : philosophes, orateurs, poètes, artistes, magistrats, sénateurs, hommes d'Etat, personnages consulaires, gouverneurs de provinces, généraux blanchis sous le harnais, vestales, flamines, tous unis dans une même aversion pour la doctrine de la Croix. Au centre s'élève la tribune impériale : voici Maximilien-Hercule et Dioclétien-Jupiter, le génie de la guerre et le génie de la politique, l'épée et l'idée étroitement associées. Autour d'eux s'agite le monstre romain, réclamant sa pâtée, cette chair humaine dont il est si friand ; la plèbe mêle sa clameur aux mugissements des fauves impatients de s'échapper des loges grillagées placées sous l'amphithéâtre. Quelques chrétiens sur l'arène attendent en priant que les Césars aient donné aux bestiaires le signal de l'horrible boucherie.

Sentez-vous cette atmosphère lourde de haine contre « les ennemis du genre humain », dans laquelle baigne toute cette assemblée ? Contre eux se liguent toutes les forces de l'Empire, les lois, les idées régnantes, les mœurs publiques, les passions les plus vivaces du cœur humain ; à la tête de cette coalition se dresse contre la Croix l'orgueil national exalté par la domination universelle de Rome. Toute son histoire revit au Colisée. Rome païenne est là, face à la Croix, face aux martyrs, avec ses immortelles grandeurs, avec sa couronne de siècles, avec ses trophées remportés sur l'univers, elle est là enivrée de superbe, triomphante dans tous les cœurs, palpitante de haine. Il semble qu'au-dessus des arcades du Colisée surgissent les ombres majestueuses des grands fondateurs de l'Empire pour amener contre le Christ les héritiers de leurs noms et de leur fortune.

— Quoi, Romains ! Il vous faudrait après mille ans de pareille histoire mendier le salut et l'honneur de votre vie à un Juif crucifié ? N'avons-nous pas, nous, tout combattu, vaincu, civilisé ? Nos légions ne sont-elles pas allées jusqu'aux confins du monde avec nos aigles victorieuses, emportant à leur suite nos lois, nos arts, nos mœurs, notre civilisation ?... Et vous, les descendants de Romulus, les héritiers des Camille et des Scipion, des Marcellus et des Fabius, des Marius et des Sylla, des César et des Pompée, des Auguste et des Trajan, vous qui avez de tels ancêtres et de telles annales, vous iriez abdiquer toutes ces gloires, répudier ces traditions séculaires pour vous prosterner devant le signe avilissant de la servitude ?

— Assez ! Un cri retentit formidable : « Les chrétiens aux bêtes ! *Christiani ad bestias !* » Ce cri roule de gradin en gradin comme les

flots tumultueux d'une mer en fureur. La multitude frémit de rage, tous les yeux sont braqués sur les Césars. Enfin, d'un geste de suprême dégoût, ils donnent le signal aux belluaires et déjà l'on entend craquer les os des martyrs sous la dent des bêtes.

Regardez ces têtes qui sombrent dans ces gueules écumantes, ces corps déchiquetés... Ce sont eux qui ont vaincu César, ses dieux, son Empire. Dans ce duel insensé de l'enfant contre le colosse, l'enfant a terrassé le géant. Ah ! Dioclétien, où sont ces stèles de marbre où tu avais fait graver cette fière inscription : « J'ai aboli le nom des chrétiens ! *Nomine christianorum deleto !* » Tu t'es trop pressé. Ce nom, tu ne l'as pas effacé, tu l'as fait resplendir en caractères de flammes devant la postérité la plus reculée !

Dieu a voulu que de ces divertissements ignobles, où l'effusion du sang était offerte à l'amusement d'un peuple, sortît le salut de l'humanité. La foi du monde s'est décidée dans l'arène de l'Amphithéâtre Flavien, écrit Maurice Paléologue. C'est là que le christianisme a triomphé par ses martyrs. C'est là que la force impériale a rencontré une résistance indomptable. En confessant leur foi jusque sous la dent des bêtes, quelques pauvres gens, aux noms oubliés, mais pas tous, — car on se souviendra éternellement des Ignace, des Abdon et Sennen, des Martine, Tatienne et Prisca, de quelques autres — ont vaincu le despotisme romain et donné la victoire au Christ.

II

Nous sommes au Congrès eucharistique de Rome, au Colisée même, le matin du 29 mai 1922. L'immense coupe que forme l'amphithéâtre s'est remplie des « *bambini* » romains. « Autour d'un autel improvisé au milieu du cirque, écrit M. François Veillot, au bord des excavations qui en ont défoncé la moitié, ils formaient un demi-cercle pressé, vibrant et multicolore, où, sous le soleil, éclataient surtout les voiles blancs des fillettes. Ils ourlaient les bords de l'enceinte et, de toutes les ouvertures accédant à l'amphithéâtre, ils jaillissaient en bouquets vivants ; leur flot joyeux submergeait les premières galeries et on les voyait pendre en grappes à toutes les saillies des murs. Et tout cela chantait dans la clarté du matin. »

A-t-on jamais rêvé pour des ruines floraison plus ravissante, plus merveilleux printemps ? A-t-on jamais pour celles-ci rêvé contraste plus saisissant et plus éclatant revanche ?

« Telle bouche d'ombre qui, jadis, avait vomi des fauves, embrasait jusqu'à trois cents de ces innocences radieuses. Dans le seul parterre épanoui en éventail au pied de l'autel, j'en ai compté, très approximativement, trois mille. De cette enfance, il monta, d'abord, un bruissement frais et indistinct ; puis des cantiques éclatèrent par fusées et ce fut, bientôt, toute une gracieuse harmonie de foi et d'amour. » Là où, il y a dix-huit siècles, la plèbe hurlante, écumante de rage, criait : « Les chrétiens à mort ! », là où elle vomissait des injures pour le Christ, des adulations pour César, ces bouches enfantines « que Dieu a faites désertes » exhalaient des chants d'amour au Christ Jésus. Et, des plus hautes galeries où s'entassait la populace enivrée de haine, des milliers de congressistes se penchaient, le cœur étreint par la joie, « vers cet encensoir d'allégresse priante, qui fut alors une cuve de sang !... »

Mais comment rassasier du pain eucharistique cette multitude d'enfants, ici compacte, là divisée, éparpillée comme à plaisir dans ces méandres et ces replis innombrables du Cirque Flavien ? On se souvint de Jésus parcourant les foules palestiniennes. Et, soudain, de l'autel, au moment de la communion l'on vit s'égailler tout un essaim de surplis.

« Une vingtaine de prêtres, à qui de petits pages ou des enfants de chœur ou d'autres prêtres encore ouvraient un sillon dans la foule, allèrent, ciboire en mains, promener le Christ à travers les enfants. Celui-ci s'arrêtait, après quelques mètres, au milieu de l'arène ; celui-là se postait à l'orée d'une voûte ; cet autre montait jusque dans les galeries. Et les « *bambini* » de se presser, sans bousculade, autour du distributeur de Dieu, tombant à genoux sur ses pas, dardant les yeux, joignant les mains, ouvrant la bouche. Et, partout, dans le Cirque des Césars et du peuple romain, partout, sur le sable ensanglanté

par la haine, partout l'Hostie passait, triomphante et nourricière, au sein de la génération nouvelle. »

III

Il n'y a que l'Église pour faire jaillir ainsi de ces ruines romaines des torrents de poésie. A l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions, une troupe angélique et liliale d'enfants au front immaculé, remplaçant les cris de mort par les hosannah ! Par ces couloirs infâmes où la luxure et la cruauté mêlèrent leurs hennissements cyniques, la phalange sacerdotale semant à pleines mains l'Hostie de pureté et d'amour ! Sur cette terre abreuvée du sang des martyrs, l'éclosion printanière de l'innocence et de la grâce qui y enfonce leurs racines et y puisent leur sève ! Dans l'amphithéâtre où le servilisme des gladiateurs poussé jusqu'à l'ignominie s'accroupit sous la plus dégradante tyrannie, le Roi Jésus récoltant les adorations des libres enfants de Dieu ! La cuve de sang, remplie jusqu'aux bords pendant des siècles de persécutions, apparaissant dans un éclat splendide comme la cuve baptismale de l'humanité régénérée ! La majesté s'unissant à la candeur, la divinité s'épanchant à flots dans la frêle enfance : où trouver spectacle d'une beauté aussi auguste, d'une grandeur aussi touchante ?

Et je m'en voudrais de ne pas donner à cette page comme épilogue l'évocation du triomphe eucharistique qui consacra en ce même lieu, à la procession du soir, ce même 29 mai ; je cède la parole à M. François Veillot, l'heureux témoin et le peintre habile de cette scène :

« Quand après avoir, à la suite du Saint-Sacrement, contourné le Colisée, dans la poussière qui se soulevait jadis aux pas des martyrs et sous les roues des chars impériaux, nous parvînmes au pied de l'Arc de Constantin, ce fut comme une stupeur d'admiration qui nous saisit à la gorge. Un autel était dressé là ; sous l'orbe triomphal, élevé par le César pacificateur, allait trôner le prince de la Paix. Nul symbole ne pouvait, en un seul geste, embrasser tant d'histoire.

Nulle éloquence avec autant d'éclat que ce tableau silencieux, ne pouvait exalter les victoires divines et les espérances chrétiennes. Et lorsque sous cette voûte séculaire et toujours debout, pour attester la longue violence et la suprême défaite des persécuteurs, le cardinal Merry del Val, au milieu d'une couronne de pourpres inclinées, aux yeux fureteurs, au front jeune encore mais marqué déjà du stigmate de la réflexion, et dont toute la physionomie exprimait la volonté du chercheur intellectuel : M. Alexandre Masseron.

J. SCHYRGENS.



Un érudit français

C'est l'an dernier, à Ravenne, aux fêtes du jubilé de Dante, que je rencontraï pour la première fois ce petit homme maigre et nerveux, remuant comme du vif argent, à la parole alerte et intarissable, aux yeux fureteurs, au front jeune encore mais marqué déjà du stigmate de la réflexion, et dont toute la physionomie exprimait la volonté du chercheur intellectuel : M. Alexandre Masseron.

Avocat au Barreau de Brest, il représentait le Comité français aux fêtes dantesques ; j'avais l'honneur d'être le délégué du Comité belge : dès la première rencontre, notre union franco-belge fut conclue. L'ombre de Dante daigna la bénir, car elle ne se démentit pas de tout le temps que nous vécûmes ensemble là-bas, malgré la chaude atmosphère de Ravenne, chargée d'électricité, d'enthousiasme et de fermentation révolutionnaire. Et aujourd'hui, elle persiste, raffermie par de nouvelles conférences à Bruxelles et à Paris (rien de Gênes), et elle produit ses fruits sous forme de fringantes et délicieuses chroniques d'art importées en Belgique pour la joie des lecteurs de la *Revue Catholique des Idées et des Faits*.

La Belgique, en l'occurrence, avait tout à gagner à un rapprochement plus étroit avec la France. Notre première conversation roula, naturellement, sur Dante, dont le glorieux tombeau avait eu le pouvoir de nous attirer de si loin dans l'antique cité de la Romagne. Je me rendis compte dès l'abord que j'avais affaire à un homme pour qui les trois royaumes d'outre-tombe n'avaient pas de secret. Il avait suivi pas à pas le poète florentin dans sa terrible randonnée, sans s'effa-

roucher de la *selva oscura*, ni de la *lonza*, du lion et de la louve, ni des plus horribles diables peuplant les bolges infernales.

Jusqu'alors je m'étais promené, comme tout le monde, à travers la *Divine Comédie*, en dilettante, admirant les paysages sublimes et les effrayantes perspectives partout où le poète daigne projeter les plus belles lumières de son génie, mais traversant à la hâte les régions obscures ou broussailleuses. Et voici que je rencontrais un vrai dantophile, qui avait scruté le sens littéral, anagogique et symbolique de chaque vers, qui s'était obstinément arrêté aux passages les plus pénibles et qui — avec une ténacité toute bretonne — s'était enfoncé dans le fouillis des commentaires accumulés depuis six siècles autour de chacune des énigmes dantesques.

Tandis qu'il me détaillait quelques-unes de ses découvertes, tout en extrayant de sa valise plus de bouquins qu'on n'a coutume d'en emporter en voyage, je le regardais, affalé dans mon ignorance, avec quelque chose de cette épouvante des femmes de Ravenne qui, voyant passer Dante, disaient : « Voilà l'homme qui a été en enfer ! »

Car c'est un enfer que le capharnaüm où s'ébattent les commentateurs de la *Divine Comédie*. Autour de cette œuvre s'est développée une littérature si abondante et si touffue qu'il faut être un chevalier bardé de fer pour s'y aventurer. Un exemple m'en est donné par M. Masseron : en dix ans, de 1881 à 1900, il a paru 4000 études sur Dante et ses œuvres ; leur seule énumération comporte un volume de 600 pages. Et cependant, ces dix années ne se signalaient par aucun jubilé dantesque. A quel total n'arriverait-on pas pour les années 1911 à 1920 !

Je ne dirai pas que M. Masseron a étudié tout cela. Mais en se jetant dans la formidable mêlée des dantologues, il s'est rendu compte que la lutte était particulièrement chaude autour de certains points plus litigieux ou plus obscurs, et il me racontait que sur eux il avait concentré son effort, et qu'il préparait un ouvrage sur les *Enigmes de la Divine Comédie*, dont les épreuves le suivaient à Ravenne. Il m'en tendit quelques pages, que j'emportai avec effarement à ma chambre d'hôtel, me demandant avec anxiété si mon admiration ingénue pour Dante n'allait pas se déflorer sous la poussière soulevée par la bataille des dantophiles.

Il n'en fut rien, heureusement. Et aujourd'hui que le gros volume a paru, à la Librairie de l'Art catholique à Paris, sous une couverture d'une esthétique archaïque, je puis dire que j'ai fait cette découverte inattendue d'un érudit, féru de son sujet, au courant comme pas un, qui semble avoir tout lu, tout confronté, tout catalogué, mais qui reste après cela un artiste capable d'admiration, un critique plein de bon sens, un savant aimable et souriant, à qui l'on n'en fait pas accroire, qui n'impose pas aux autres ses idées, mais qui garde toujours le don de l'ironie et du détachement.

Ah ! l'érudition ! Cette vermine qui ronge les beaux vieux parchemins, et qui convertit en amorphe poussière les textes sortis tout vivants du génie des poètes ! Ah ! l'érudition germanique, qui s'étendait comme une plaie d'Égypte, envahissant peu à peu toute l'Europe, pénétrant en pleine Sorbonne de Paris et que tout le bon sens d'Agathon (1) n'aurait pas arrêtée, si, depuis, la guerre n'était intervenue !

Mais voici un érudit français. D'une baguette légère, il semble diriger la danse folle des commentateurs qui virevoltent autour d'un texte comme des derviches hurlleurs. Il nous mène au spectacle divertissant des querelles des *dantisti* à travers les âges ; il écrit l'histoire hilarante des nombreux héros qui, au risque de se casser la tête, se sont heurtés aux murailles abruptes de la Cité d'outre-tombe et, avec une infatigable persévérance, ont dressé contre elles leurs échafaudages et leurs machines de guerre.

Cela ne fait pas, à proprement dire, une introduction à l'étude de la *Divine Comédie*. Cela ne remplace pas un livre comme le *Dante* de M. Paléologue. Mais, après lecture du texte de l'Alighieri, les *Enigmes de la Divine Comédie* éclairent, le mieux qu'il est possible en l'état actuel de la science dantesque, les passages les plus difficiles, les problèmes les plus tourmentants et parfois insolubles de la célèbre épopée : la question des trois bêtes, l'identification des trois Dames, la prophétie du Cinq cent quinze, l'énigme du Veltro, et tant d'autres rochers à pic, parmi lesquels s'élève le Gaurisankar de cette chaîne de montagnes : le fameux bloc du *piè fermo* et de la *piaggia*, « dont six siècles ne sont pas venus à bout et dont six autres siècles ne triompheront pas ».

(1) Cfr. *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, par AGATHON (HENRI MASSIS).

Sur ces énigmes, M. Masseron projette son faisceau de lumière blanche formée des rayons multicolores des commentaires de tous les âges. Car il les connaît tous, dirait-on, il est érudit comme il ne sied plus de l'être. Mais — je reviens sur cette rare merveille — cette érudition ne l'empêche pas d'admirer ; il ne s'est pas laissé étouffer sous l'amas de ses fiches, et son esprit le sauve de sa science.

Il nous fait grâce de la partie la plus dure de son travail et ne nous en donne que la fine fleur. Telle page étincelante de verve et d'humour suppose une longue et pénible absorption de commentaires rédigés en quatre ou cinq langues. C'est un amusant prestidigitateur. Il avale de gros bouquins, de longues pages de revues et, quand on le croirait abruti par la dyspepsie, il vous tire de sa bouche, d'un geste élégant, une enfilade de serpents et une pluie de confetti.

Et la conclusion est que nous laisserons se poursuivre la bataille à coups de volumes entre les dantologues et que, pendant qu'ils se chamaillent à propos du *Velvro* ou de la *lonza*, nous suivrons pieusement dans le triple royaume les traces de Dante, non sans emporter avec nous le livre de M. Masseron qui, dans les passes les plus dangereuses, sera notre Virgile, un Virgile toujours vaillant, grave parfois, plus souvent gai et légèrement gouaillieur.

Chan. PAUL HALFLANTS.



POLOGNE

Gênes

La Gazeta Warszawska, l'organe officiel du parti national polonais, a publié le 18 mai un éditorial qu'un ami de Varsovie nous adresse et qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

La Conférence de Gênes a fortement inquiété les consciences chrétiennes du monde entier.

Malgré toutes les phrases humanitaires et pacifistes, les vrais mobiles des soi-disant sauveurs du peuple russe remontent à la surface. Le pétrole et la houille, les forêts et le blé les intéressent bien plus que les souffrances des paysans affamés et même l'anthropophagie. Il n'y a plus de gens assez naïfs pour ne pas voir que les créateurs de la société de sauvetage, rassemblés à Gênes, ne se préoccupent de la Russie que comme d'un champ d'exploitation et d'un terrain de marché. Il y a donc pour une conscience chrétienne quelque chose de monstrueux dans ces traités avec des bandits en vue d'exploiter en commun leur malheureuse victime : le peuple russe, en assurant hypocritement qu'on est plein de bienveillance pour ce peuple et de bon vouloir pour le sauver.

En même temps arrivent de Russie de sinistres nouvelles sur l'anthropophagie, sur l'oppression barbare, sur la terreur, sur l'omnipotence des « *czerezyczajki* », sur la famine et la cessation de toute production économique. Ces hideux détails jettent une terrible lumière sur la monstruosité de l'attitude adoptée à Gênes. Des bandits, qui ont foulé aux pieds les lois divines et humaines, qui ont menacé le monde entier d'une révolution universelle, c'est-à-dire du même crime qu'ils avaient commis sur la Russie — des barbares criminels, pires cent fois que les Sarrasins et les hordes de Tamerlan, se sont assis à la même table de délibération, avec les puissances du monde civilisé. Des rois ont convié les meurtriers de leur cousin à leur table festive et Lloyd George a fait des efforts acharnés pour les associer à un commun travail politique, économique et humanitaire, pour qu'on les amnistie totalement et qu'on les accueille dans la famille des peuples civilisés.

Peut-être le monde n'a-t-il jamais attendu comme à présent une voix autorisée qui prononce une sentence morale contre la monstruosité du crime juif en Russie et contre la monstruosité des efforts tentés pour lui assurer l'impunité chez toutes les nations.

Il ne faut donc pas s'étonner si les versions répandues sur l'amabilité d'un archevêque pour le parjure Cziczerin, et plus encore, si les bruits de prétendus accords du Vatican avec les Soviets en vue de leur reconnaissance par le Saint-Siège comme autorité légale du malheureux peuple russe chrétien — aient nécessairement éveillé l'inquiétude et l'étonnement du monde entier.

Mais, il faut observer en première ligne que ces versions se sont avérées inexactes et faussées tout exprès par le service des informations mondiales, sous l'influence des internationales anticatholiques. Les Soviets et leurs intercesseurs juifs surent saisir au vol ces bruits et profiter de la crédulité des masses, pour jeter dans la balance de

leur popularité la prétendue reconnaissance du Saint-Siège ; ils se sont forgé une arme précieuse contre le jugement de la conscience humaine à l'aide des commentaires fantastiques et admiratifs des protestants et des francs-maçons pour le prudent réalisme d'une politique vaticane.

En ramenant donc ces extravagantes nouvelles à la juste mesure des faits, nous obtenons une conclusion bien simple : le Saint-Siège est entré en pourparlers avec les représentants des Soviets, comme avec des oppresseurs de fait de millions de chrétiens, comme tant de fois il noua des relations avec les Arabes ou avec les Turcs, sans toutefois renoncer à l'arme plus efficace des croisades ou bien des secours portés par les puissances européennes, quand c'était possible, aux chrétientés menacées de l'Orient. Il ne s'agissait pas alors et il ne s'agit de même pas aujourd'hui d'un Concordat — mais seulement d'un moyen immédiat pour avoir accès en Russie, en vue de s'y informer directement de la situation des Églises, qui s'y trouvent sous l'oppression juive — et il s'agit, en second lieu, de la possibilité de venir en aide matériellement ou du moins moralement aux chrétiens opprimés.

Il est clair que les Juifs, ennemis acharnés de l'Église et du christianisme, ne consentiraient jamais à un secours ecclésiastique pour leurs victimes chrétiennes en Russie, s'ils n'y voyaient pas l'occasion de tirer de ces pourparlers une certaine valeur politique pour leurs coreligionnaires d'Occident, sous forme de secours économiques et financiers.

Le Vatican a été d'avis que la situation désespérée des chrétiens sous le joug juif le force à encourir le danger d'une interprétation abusive de sa démarche, pour acquérir la possibilité de parvenir jusqu'aux malheureuses victimes du bolchévisme, ne fût-ce que dans une faible mesure. Nous-mêmes, qui connaissons à fond la perfidie juive des bolchéviques et, par contre, envisageons avec scepticisme l'efficacité d'un tel essai, nous comprenons pourtant que Rome veuille le tenter.

Cette démarche ne contient ni la reconnaissance des Soviets, ni l'amnistie de leurs crimes, ni la renonciation au droit d'émettre ne face du monde entier un jugement de principe sur la situation dans laquelle le bolchévisme l'a plongé.

D'autre part, il est impossible de nier que l'action romaine en Russie porte l'empreinte ineffaçable du plan politique d'Urbain VIII : l'idée de conquérir l'Église russe comme telle, pour une union avec l'Église Romaine, forme toujours le point principal du programme politique de la Curie romaine dans le problème gigantesque, et si actuel aujourd'hui, d'une conversion de la Russie.

Et ici sera-t-il permis aux Polonais, experts quant à la question des rapports de l'Église et de la Russie, d'avoir en cette matière une opinion critique et de s'efforcer de convaincre le Saint-Siège que sa politique s'appuie sur une illusion irréalisable ? Elle a déjà beaucoup coûté à l'Église — et les plus grands frais ont été et sont à présent payés par les membres polonais de l'Église universelle, sans profit quelconque pour la religion.

Il faut et on peut convertir la Russie lentement, — la banqueroute de son Église dans la terrible catastrophe par laquelle passe la nation russe offre à l'Église romaine une occasion exceptionnellement avantageuse pour une grande entreprise de missions.

Mais si un secours bienveillant, apporté aux épaves de l'Église orthodoxe, peut en partie éveiller la sympathie du peuple russe, seul un jugement du Chef de la chrétienté, prononcé hautement et avec force contre le crime commis par les Juifs sur ce peuple, pourra le convaincre de la véritable bienveillance de l'Église universelle à son égard. Nous sommes persuadés que la mission extraordinaire envoyée en Russie par le Saint-Père, si elle veut examiner consciencieusement l'état du pays et les besoins spirituels du peuple russe, reviendra forte des mêmes conclusions. Les actes officiels du Saint-Siège, qui s'en inspireront, soulageront puissamment la conscience du monde chrétien.



ALLEMAGNE

Les "Gesellenverein", : leur Congrès à Cologne

Tous ceux qui portent de l'intérêt aux grandes œuvres catholiques créées dans le monde connaissent, au moins de nom, les « Gesellenverein » allemands. *Gesellenverein* veut dire littéralement : association de compagnons, le mot « compagnons » étant pris ici au sens étroit

où on l'entendait à l'époque des corporations. Le « *Gesellenverein* » est une association pour jeunes ouvriers (de 17 à 26 ans, d'après le règlement général de l'œuvre). Elle leur offre un centre de réunion, de récréation et d'œuvres diverses, notamment des cours professionnels. Entre les affiliés des « *Gesellenverein* » des diverses villes et régions doit régner et règne en effet une fraternelle solidarité ; tout affilié qui voyage trouve bon accueil et soutien dans les « *Gesellenverein* » des villes par où il passe ; chacun de ceux-ci dispose pour eux d'une hôtellerie.

L'œuvre fut fondée en 1846, à Elberfeld, par le vicaire Kolping, qui s'était fait prêtre après avoir été apprenti cordonnier ; nommé un peu plus tard chanoine à la cathédrale de Cologne, il s'empressa de créer dans cette ville une association identique à celle d'Elberfeld et à laquelle fut annexé un hospice. De Cologne, l'œuvre rayonna ensuite dans tout le pays de langue allemande et même en d'autres où existaient de fortes colonies allemandes. Il y avait, avant la guerre, un « *Gesellenverein* » à Bruxelles ; il possédait, rue Pletinckx, un important immeuble fort bien aménagé, qui est aujourd'hui le local des syndicats chrétiens.

La maison de Cologne resta, au vœu de Kolping, la maison-mère de l'œuvre, et le président du « *verein* » de Cologne est aussi le président général de l'œuvre.

Celle-ci a vu la guerre faucher la vie à 17.000 de ses affiliés ; mais ni la guerre ni les ouragans révolutionnaires qui ont suivi ne l'ont cependant ébranlée ; elle demeura intacte et florissante. C'est ce dont elle vient de donner une preuve éclatante en réunissant à Cologne, pendant les fêtes de Pentecôte, un congrès général de ses membres qui a été, d'après les journaux catholiques allemands, un très grand succès. C'est la première fois qu'a lieu depuis l'existence de l'œuvre une assemblée à laquelle sont conviés ses affiliés de tous les pays. 700 groupes étaient représentés au congrès. Outre celles du « *Reich* », il était venu des délégations d'Autriche, de la Suisse, du Tyrol, de la Bohême, de Hongrie, de la Yougo-Slavie, de la Pologne, de la Hollande (où il y a une vingtaine de « *Gesellenverein* »), d'Amérique.

Le dimanche de Pentecôte, les congressistes se sont rendus en cortège, chaque groupe avec ses drapeaux, à la cathédrale où le cardinal-archevêque Schulte a célébré une messe pontificale ; après l'évangile, il a adressé aux congressistes une allocution qu'il a terminée en appelant sur l'œuvre des « *Gesellenverein* » les bénédictions du Saint-Esprit.

Dans la journée a eu lieu une assemblée générale des délégués. On y a, notamment, voté par acclamation la proposition, faite par le cercle de Leipzig, de demander au gouvernement bavarois l'installation du buste de Kolping dans le... « *Walhalla* » de Ratisbonne. On y a délibéré aussi sur le point de savoir s'il doit être permis à des affiliés des « *Gesellenverein* » de faire partie des syndicats libres, nom officiel des syndicats socialistes en Allemagne. La décision a été : en principe, non ; exception faite cependant pour les régions où il n'y a pas de syndicat chrétien et où les ouvriers catholiques se trouvent dès lors en quelque sorte obligés d'appartenir au syndicat socialiste ; mais un membre du « *Gesellenverein* » ne pourra jamais accepter un poste dans ce syndicat.

Le second jour, il y a eu communion générale dans l'église des Minorites, où Kolping a son tombeau, assemblée de fête et, pour terminer, grand cortège. A l'assemblée, le cardinal Schulte a adressé aux congressistes une allocution de caractère surtout religieux ; il a, notamment, parlé de l'universalité de l'Église catholique et recommandé aux congressistes de demeurer scrupuleusement fidèles au programme de vie que Kolping formulait ainsi : « Religion et vertu ; amour du travail et application ; bonne humeur et plaisanterie ».

La *Kölnische Volkszeitung* décrit avec enthousiasme le cortège. Il comprenait 15.000 membres des « *Gesellenverein* ». On y comptait environ 600 drapeaux. Il s'y trouvait quelques autres éléments de pittoresque : ainsi des montagnards du Tyrol, des hommes de la Moravie et de la Bohême, en costume local ; le « *verein* » de Rudesheim, nom d'un cru fameux, aux premiers rangs duquel on portait une énorme coupe et d'énormes bouteilles.

Une « ovation nationale », dit la *K. Volkszeitung*, a été faite aux délégations de la Sarre ; l'on criait : « Vive le germanisme ! »

C'est la seule manifestation d'esprit germanophile — et elle n'est pas grave — qui soit à relever dans les réunions et fêtes du congrès, si nous nous en rapportons aux comptes rendus des journaux. Dans tous les discours nous n'avons trouvé, tels qu'ils sont rapportés, que des thèmes d'ordre religieux et moral, pas même une seule fois la note spécialement patriotique.

Il semble bien que les orateurs aient, obéissant à un mot d'ordre, soigneusement évité tout mot de nature à les exposer au soupçon de faire servir ce congrès suscité par une œuvre de fraternité chrétienne à des fins politiques et à l'excitation des passions « nationalistes ». Le fait est intéressant à noter.

L. G.



ANGLETERRE

Des faits

Dans un article intitulé « Des Faits », et qu'il a publié dans le *New Witness* du 2 juin, M. Hilaire Belloc déplore que ses compatriotes, dans la grande crise que traverse son pays, soient aussi ignorants des faits. Et il donne des exemples :

Prenons les réparations. Les Allemands, admirablement organisés en fait de grande industrie, et possédant de 15 à 20 millions d'hommes en pleine force de travail, n'ont rien payé en trois ans (si on tient compte du change) — ni en argent comptant ni en nature — comparé à ce que payait la France il y a un demi-siècle, pendant le même laps de temps. Et l'industrie alors était encore en enfance !

En 1872-73 et 74, les Français ont payé comptant plus de 200 millions de livres sterling. Les Allemands, dont la capacité moderne est autrement grande, n'ont payé en argent, en trois ans, que le trentième de cette somme ; en nature et au comptant ils n'ont pas payé le quart de pareil montant. Et de ces paiements ridiculement petits plus de la moitié est allée aux régions dévastées de la France. En argent comptant, la France n'a encore rien reçu.

Voilà qui est très clair et très simple. Combien de politiciens s'en doutent ? Pas un seul sans doute. Combien d'hommes trouverez-vous par million, ayant la moindre idée de cela ? Combien de journalistes par mille ?

Autre exemple : Que dirait-on en Angleterre, si un homme public de premier plan parlant, mettons pour la France ou la Pologne — si, par exemple, Poincaré ou Skirmunt se mettaient à déclarer au monde que l'Angleterre ne possédait pas de flotte avant 1794, ou bien qu'elle ne prit aucune part aux guerres contre Napoléon ? Pareille ignorance ne serait pourtant pas plus monstrueuse que celle dont fit montre l'autre jour le politicien qui déclarait au nom de l'Angleterre qu'à la Révolution française, toute propriété avait été confisquée en France et invoqua ce précédent pour excuser ses amis les Juifs de Moscou.



La *Revue catholique des idées et des faits* paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

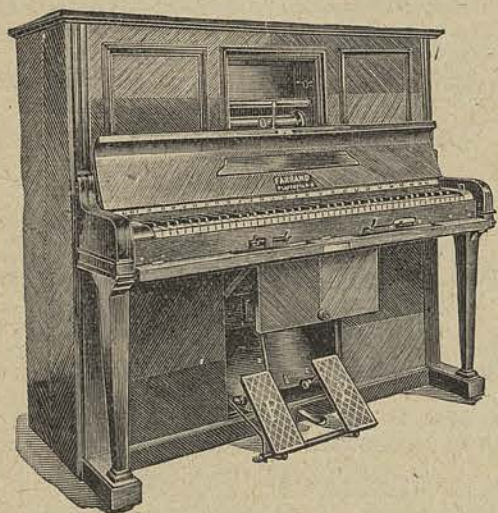
La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !

LE "PIANOLA",-PIANO



apporte au foyer le repos de l'esprit et la joie unanime en permettant à tous, petits et grands, de jouer du piano, sans qu'il soit pour cela nécessaire de connaître la musique.

C'est le seul instrument dont les exécutions soient ARTISTIQUES car les instruments similaires sont nombreux qui ne relèvent que de la simple mécanique.

Les seuls instruments qui puissent s'appeler

"PIANOLA",

sont ceux inventés et fabriqués par

THE ÆOLIAN COMPANY

212, RUE ROYALE, 212, BRUXELLES

(nouvelle adresse)

Rouleaux « ÆOLIAN » les meilleurs
GRANDE BAISSÉ DE PRIX

Envoi franco des catalogues sur demande

TÉLÉPHONE 196-97

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

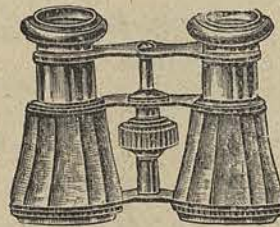
BOVRIL

C'EST LA NUTRITION ASSURÉE
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

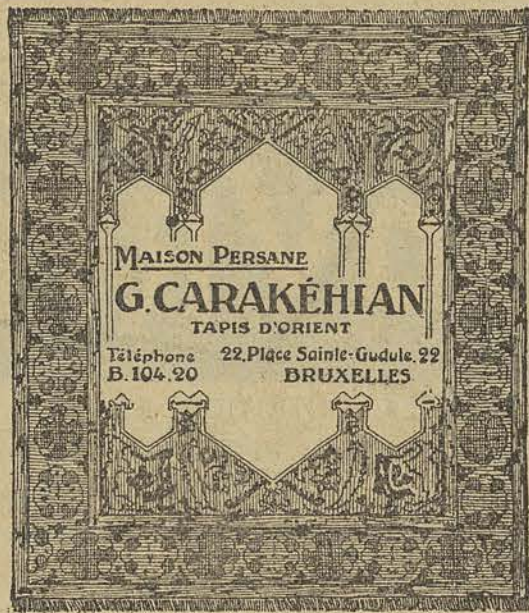
Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

**ERVEN LUCAS BOLS, AMSTERDAM**

Liqueurs Extra Fines

Anisette — Curacao — Cherry Brandy

Menthe verte et blanche

SCHIEDAM BOLS

AGENT GÉNÉRAL :

Gérard Van Volxem

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

NOS SÉRIES
ESSENCE
LOTION
BRILLANTINE
SAVON
COSMETIQUE

SUZONNE - VICKY
COTE D'AZUR
NOUVEAU RÈGNE
CYCLAMEN ROUGE
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE**EM. LEMESRE**

fondée en 1860

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BRÉVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION**Typographie - Lithographie - Reliures**

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

SAVON DALTON

Pour votre toilette

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Vermouth JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

CHOCOLAT**DU C ANVERS**

"La Voix de son Maître"
MARQUE DÉPOSÉE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer

En voyage

n'oubliez pas
votre nécessaire

THE NUGGET
BOOT POLISH

YVONNETTE

FR. 135 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies